

# TOURLAVILLE

## Sommaire

Identité, Toponymie page 1	Plage et base de loisirs de Collignon page 20...
Un peu d'histoire ... à savoir page 1...	Digue de Collignon page 21...
Les personnes ou familles liées à la commune et leur histoire page 6...	Espace de la Lande St-Gabriel page 21...
Le patrimoine (public et privé), lieux et monuments à découvrir, événement :	Parc de Bagatelle page 22...
Eglise Notre-Dame page 11...	Jardin Chou page 22...
Eglise Saint-Joseph page 12...	Les Moulins page 22...
Eglise Notre-Dame-du-Travail (des Flamands) page 12...	Moulin Guibert page 23...
Chapelle Saint-Maur page 13...	Cours d'eau, Ponts page 23...
Château de Tourlaville (des Ravalets) page 14...	Lavoirs, Fontaines, Sources, Etangs page 24...
Port des Flamands (port, fort et page 17...	Croix de chemin page 24...
Fort des Flamands page 17...	Communes limitrophes & plans page 26...
Jetée des Flamands page 17...	Randonner à Tourlaville page 26...
Port du Becquet page 18...	Sources page 26...
Fort Ile Pelée page 19...	

## Identité, toponymie

**Tourlaville** appartient à l'arrondissement de Cherbourg-Octeville, au canton de Tourlaville (bureau centralisateur, anciennement chef-lieu), appartenait à la Communauté Urbaine de Cherbourg (CUC) et appartient désormais, depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2016 à la commune nouvelle Cherbourg-en-Cotentin.

Le 1<sup>er</sup> janvier 2017, la commune nouvelle Cherbourg en Cotentin adhère à la Communauté d'agglomération du Cotentin.

Les habitants de Tourlaville se nomment les Tourlavillais(es)

Tourlaville compte 16 081 habitants (recensement 2021) sur une superficie de 17,19 km<sup>2</sup>, soit 935 hab. / km<sup>2</sup> (83,2 pour la Manche, 111,3 pour la Normandie et 106.2 pour la France).

Le nom de la paroisse est attesté sous les formes *Torlavilla* (1056), *Torlacvilla* (1145), *Torlachvilla* (1063-1066). Il semble que le nom de Tourlaville ait pour origine la « ville » (au sens ancien de « domaine rural ») d'un certain *Thorlacr*, nom de personne norrois. L'anthroponyme *Thorlacr* est basé sur le nom de *Thor*, le nom du dieu scandinave, suivi de *lacr*, variation de *leikr*, « jeu ». Le nom de famille normand *Tourlaque* subsiste jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle et un sieur de ce nom est à l'origine de la rue Tourlaque, dans le 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

François de Beaurepaire (Historien et chercheur passionné par la toponymie qui a écrit un ouvrage de référence « les noms des communes et anciennes de la Manche »), donne effectivement pour origine la « villa de *Thorlacr* », nom de personne scandinave.

Albert Dauzat (linguiste et pionnier dans le domaine de l'anthroponymie et de la toponymie) et Charles Rostaing (linguiste, spécialiste de la toponymie) donnent la même origine ainsi que René Lepelley (linguiste lui aussi, spécialiste de dialectologie, qui a publié de nombreux articles dans les domaines aussi variés que la toponymie, l'anthroponymie, le français régional, l'ethnologie rurale et maritime, etc.) qui précise l'absence totale de lien avec une ... tour.

Tourlaville, par sa situation géographique, située à l'est du centre-ville de Cherbourg (2.5 km), aux portes du Val-de-Saire, possède de nombreux attraits touristiques. En bordure de mer, l'espace loisirs de Collignon possède plusieurs structures à vocation touristique, sportive (piscine, école Voile et Vent, centre de plongée, club de kayak), de loisirs (plage, camping, terrains de beach-volley, espace dunaire, zones humides, espaces de détente) et d'éducation à l'environnement (Maison du littoral et de l'environnement, sentiers d'interprétation, expositions, conférences...).

Les armes de la commune de Tourlaville se blasonnent ainsi : *D'azur à la tour d'argent ouverte et ajourée de sable, au chevron d'or brochant sur le tout.*



La Mairie

## Un peu d'Histoire... à savoir

✓ Les vestiges archéologiques font remonter très loin l'occupation du nord-est de la presqu'île du Cotentin, notamment à Tourlaville, ainsi que dans la région d'*Alauna* (Valognes).

**La Pierre Butée.** Au néolithique, un menhir (en 1786) au lieu-dit la Pierre-Butée (sur le territoire de La Glacerie aujourd'hui) témoignait d'une activité humaine à cet endroit où ont été retrouvés, lors de sa destruction, des haches en bronze et des pièces.

Ce menhir fut détruit par le propriétaire de la ferme dont le nom est emprunté à ce monument. Planté bien verticalement il devait mesurer 8 à 10 pieds de haut (2,5 à 3 m environ).

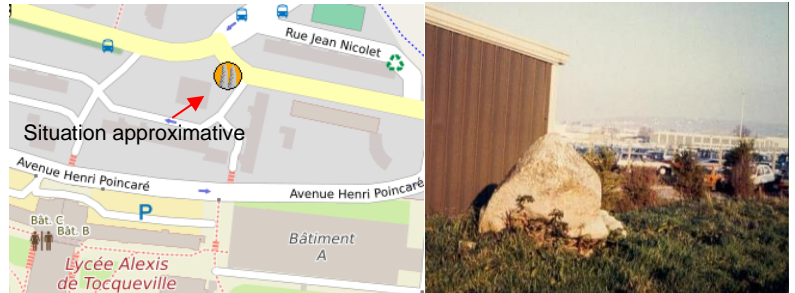
Existait une allée couverte, **les Pierres Couplées**, appelées aussi *Pierres Encouplées*. Ce monument mégalithique, le plus anciennement mentionné pour le département de la Manche, fut classé au titre des monuments historiques en 1887. Lors de fouilles en 1773, le monument fut partiellement détruit à son extrémité, et toutes les tables (sauf une) disparaissent. Pour la construction en 1890 de la redoute militaire à proximité, on le détruisit et les pierres furent récupérées pour la construction de l'édifice.

L'allée mesurait 15 m de longueur sur une largeur variant de 1,10 m à 3,50 m. En 1895, elle comportait alors huit ortostates (pierre disposée verticalement), côté Nord et cinq, côté Est. Initialement elle en aurait comporté plus. Une dalle de 1,40 m de longueur placée verticalement côté est pourrait avoir servi de fermeture. La seule table de couverture qui demeurait après les fouilles de 1773 mesurait 2 m sur 1,10 m. Toutes les dalles étaient en arkose (sorte de grès).

Lors de sa destruction, deux haches polies de couleur noirâtre furent découvertes par les ouvriers

**Les Menhirs de Maupas.** Les restes d'un alignement de menhirs ont été découverts près du Maupas, par Frédéric Scuvée (1917-1993), archéologue de la Manche qui entreprit de nombreuses fouilles dans le Nord-Cotentin (notamment à la pointe du Rozel), et qui a publié ses travaux sous le pseudonyme de Guillaume Sorel.

Un fonds regroupant tous ses papiers se trouvent aux Archives départementales de la Manche. Sur les sept (au moins) menhirs ne subsistaient que trois. Aujourd'hui, totalement disparus, à moins que ce gros caillou perdu (photo ci-dessus) dans la zone industrielle, derrière le centre commercial Leclerc, soit l'un des derniers menhirs de Tourlaville.



**Le Dolmen de Truffert.** Existait également un dolmen au hameau Truffert (désormais sur le territoire de La Glacière), le Dolmen de Truffert qui a été détruit.

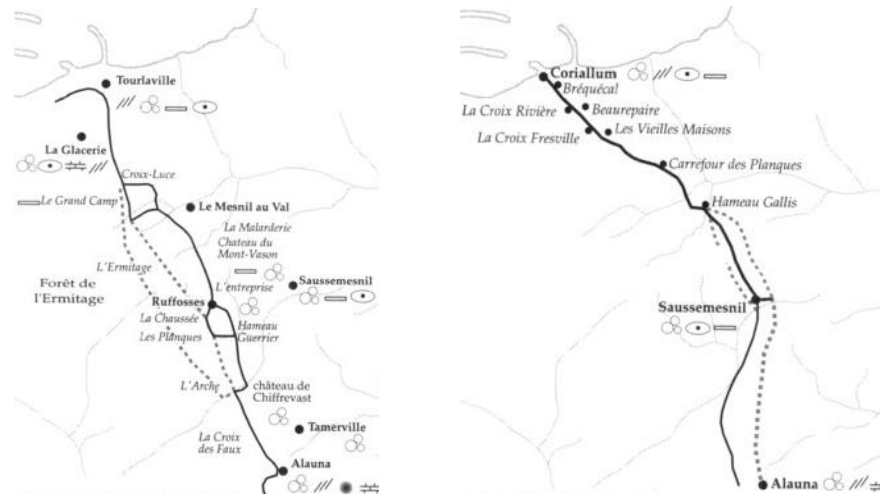
Il se situait, à priori, quelque part au croisement de la rue Mézine et du chemin des Truffert.



✓ La tradition rapporte qu'une **route des Romains** venant par Sauxemesnil arrivait à la Glacière, et de là à Cherbourg (*Coriallum*).

En fait, existaient deux chemins reliant Alauna (Valognes) et Coriallum (Cherbourg) passant par Tourlaville : les voies n°2 et n°2 bis passant par Sauxemesnil, toutes deux longeant le château.

Rappelons qu'Alauna, centre urbain gallo-romain, avait une grande importance dans l'Antiquité. Il est le seul site du département à posséder des thermes et un théâtre ordonné en limite d'une trame urbaine.



✓ En 1824, 50 **médailles romaines** furent trouvées au hameau Quevillon. A la même époque, on découvrit deux médailles d'or à la ferme du Maupas, et plusieurs autres médailles romaines en bronze aux Mielles et à la Pierre-Butée.

En 1829, sont trouvés près de la Redoute, non loin où existait une chapelle dite de la Madeleine, des poids romains, des tuiles, des meules, des médailles et une épingle d'ivoire.

En 1832, dans une pièce sablonneuse située proche de la redoute, on a découvert une figurine en belle pierre ollaire et une meule romaine.

Rappelons que tout le secteur n'était que forêt, traversée par la seule route reliant Cherbourg à Brix. Et en



défrichant, on découvrit des traces de la période romaine, comme par exemple des traces d'habitation, des tuiles romaines, etc.

Cette série de découvertes indiquent l'ancienne importance de Tourlaville. Aucun lieu de l'arrondissement de Cherbourg n'en offre une aussi grande quantité, notamment dans la partie qui est entre le hameau Quevillon, la redoute et le bassin du Commerce.

✓ En 1145, **une chapelle des Flamands** avait été accordée par le pape Eugène III à Algare, évêque de Coutances. Elle était probablement située entre la redoute et le rocher des Flamands, où était la pyrotechnie construite dans le fort et hors du fort des Flamands.

✓ Au XIII<sup>e</sup> siècle, Tourlaville a connu la première **grande épidémie de la lèpre** apportée par les marchands Flamands. C'est pourquoi une léproserie ou madeleine a été créée pour isoler les malades. La chasse de la Madeleine, petite rue non loin de l'église des Flamands, conserve de nos jours le souvenir de cette léproserie.

Au XIV<sup>e</sup> siècle la **peste noire** ravage l'Europe et le Cotentin est vidé de sa population.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, des centaines d'habitants de l'agglomération sont touchés par une nouvelle **épidémie de peste** apportée par un navire chargé de balles de coton.

✓ Une charte de 1256 indique, dans ces parages, un fief nommé *Grossum-Fossatum* ; c'est peut-être le lieu-dit *Longuemare* (entre le boulevard de l'Est et la rue Jean Moulin). Le fief des Flamands, les noms de Trollebecque et de Bourgbourg sont autant de souvenirs de la colonie des Brabançons (Mercenaires devenus brigands au Moyen-Age) qui, bien avant 1308, trafiquaient à Tourlaville. Il y avait aussi des Juifs qui ont laissé leur nom à une rue, comme la rue aux Juifs, ancienne rue à Tourlaville. Pour ces marchands, le terme de la foire de Montmartin était une époque de paiement. Le fief aux Flamands s'étendait depuis « le pont aux Charettes jusqu'à celui de Cherbourg et à l'eau de la Divette ». Suivant l'extrait d'une charte, on pourrait croire que le fief aux Flamands faisait partie de celui de Sénoville. « *Le jeudi avant la St Michel 1308 (17 octobre), Mgr Yon Dubuisson, chevalier, seigneur de Sénoville, donne à l'abbaye de N.D. du Vœu jouxte de Cherbourg, pour le salut de son âme et de celles de Jeanne, sa femme, de Jean Dubuisson, son père, et de Luce, sa mère, demi-livre de poivre à prendre à Tourlaville sur Denis Grosparmy, au fief que l'on nomme le fief aux Flamands, et une paire d'éperons de fer et le cuir dus à cause du moulin dudit Jean Dubuisson, assis sur l'eau de Trottebecque, vers le bois du Mouchel.* »

✓ Pendant la longue période de lutte entre la France et l'Angleterre, connue sous le nom de guerre de Cent Ans (de 1337 à 1453), **les Anglais pillèrent Tourlaville en 1400**.

A partir de cette année-là, la tension entre les deux pays reprit se traduisant par une guerre larvée, essentiellement maritime. Peu importantes par leurs conséquences politiques, ces incursions anglaises n'en touchèrent pas moins durement le Cotentin, très exposé de par sa position géographique à de semblables raids. Une première descente anglaise a lieu dès l'année 1400, et ne touche apparemment que Tourlaville. En septembre 1400, Jehan Le Moyne, écuyer, tenant de la fief de Tourlaville, sollicite des gens des Comptes une remise « *attendu que nageres sont descendus deux vaisseaux d'Anglais audit lieu de Tourlaville, qui ont pillé et desrobé les habitants d'icelui et en ont meme plusieurs prisonniers, pour laquelle cause et aussi pour double que les trêves ne rempeat, la plus grant partie des autres habitants s'en sont fuis et ont laisse le lieu* »...

✓ En 1495, Jeanne de France (1464-1505), femme de Louis XII (1462-1515), roi de France 1498 à 1515, donne à Robert d'Anneville (?-1515), seigneur de Montaigu et de Chiffrevast, **le fief-ferme de Tourlaville**, pour en jouir ainsi que l'avait fait Guillaume du Fou (grand-père du fameux Gilles de Gouberville, auteur d'un journal des années 1549 à 1562), seigneur du Mesnil-au-Val, gouverneur de Cherbourg (capitaine du château de Cherbourg).

✓ Au XVI<sup>e</sup> siècle, la paroisse de Tourlaville est divisée en **deux fiefs royaux** : fief Aubert-Hermine et la Fief-ferme. Ils sont vendus par François 1<sup>er</sup>, et, par la suite, l'abbé Jean II de Ravalet (1549-1604) en devient propriétaire en 1562.

Il fait démolir les restes du manoir qui s'y trouve, à l'exception du donjon, et fait construire à la place un élégant château.

Au mariage de son neveu, Jean III de Ravalet (v.1550-1640) avec Madeleine de la Vigne (-1639), les parents de Julien et Marguerite, il offre le fief et le château aux jeunes époux.

✓ Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, la famille de Ravalet, qui était à cette époque titulaire du fief seigneurial de Tourlaville et propriétaire du château, connut une histoire qui fit scandale ; les amours incestueuses de **Julien et Marguerite de Ravalet**. Dès leur plus jeune âge, les deux enfants éprouvent l'un pour l'autre une grande tendresse. En 1600, leurs parents décident de les séparer en mariant Marguerite, âgée de quatorze ans, à Jean Le Febvre qui en a vingt-cinq. Le mariage n'est pas heureux et Marguerite décide de retourner vivre chez ses parents où elle retrouve son frère, Julien. Elle tombe enceinte et, affolée, se réfugie chez des parents à Falaise. Julien l'y rejoint et ils décident de s'enfuir à Paris.

Poursuivis pour adultère et inceste, ils sont arrêtés, emprisonnés et condamnés à être décapités par sentence du 2 décembre 1603. Ils subirent leur peine en place de Grève. Julien fut exécuté le premier, quelques mois avant sa sœur. Leur condamnation est mentionnée dans un ouvrage qui se trouve à la bibliothèque municipale de Cherbourg et qui a pour titre : *La connestable et maréchaussée de France, ou recueil de tous les édicts, déclarations et arrêts*, par Pinson de la Martinière, écuyer, conseiller du Roi au siège général de la connétablie et maréchaussée de France à la table de marbre du Palis à Paris.

✓ **La redoute de Tourlaville** dont il est fait allusion plus haut (lieu-dit *la Redoute*), fut construite pour la première fois en 1692, et démolie par les Anglais en 1758. Une autre fut construite en 1778.

Elle appartenait à la ligne défensive terrestre édiflée sous Louis XIV sur la côte du Cotentin afin de protéger les sites les plus propices aux débarquements ennemis, ouvrages militaires complètement fermés et ne présentant pas d'angles rentrants.

✓ En juin 1786, le roi **Louis XVI vint à Cherbourg** pour visiter le port en cours de construction. Sa majesté visite également le port du Becquet et les alentours.

La cinglante défaite de La Hougue sous Louis XIV, la descente des Anglais dans le Cotentin pendant la guerre de Sept Ans puis ensuite le conflit des Amériques avaient souligné le grave inconvénient pour la France de ne pas posséder de port naturel servant de refuge et de base opérationnelle dans la Manche, contrairement à la côte sud de l'Angleterre qui en regorgeait.

C'est cette lacune que voulut combler Louis XVI (1754-1793) en décidant de construire à l'extrémité du Cotentin, en avant de la rade ouverte de Cherbourg, alors modeste bourgade de pêche, une digue en eau profonde, créant une rade artificielle capable d'accueillir une vraie flotte de guerre.

Calonne (1734-1802), Ministre et contrôleur général des finances, proposa à Louis XVI d'aller inspecter le chantier. Le roi accepta de bonne grâce cette escapade hors des palais royaux, d'autant qu'il s'agissait de stratégie navale et qu'il avait grande envie de voir la mer. Parti très tôt de Rambouillet le 21 juin, le cortège, composé de quelques berlines et cabriolets, trente-trois bidets et soixante-six chevaux, atteint Cherbourg le 22 juin vers 10h et demie du soir, où un accueil chaleureux lui est réservé...

✓ Avant d'être chef-lieu en 1973, Tourlaville fit partie du canton de Digosville et Octeville en 1801.

Créée en 1790 en tant que subdivision de l'ancien district de Cherbourg, le canton de Digosville fut une première fois supprimé, avec tous les autres, par la Convention en juin 1793, puis rétabli par le directoire en octobre 1795. Il fut définitivement aboli en 1801, et partagé entre les cantons d'Octeville puis Tourlaville en 1973 et de Saint-Pierre-Eglise.

De 1790 à 1801, le canton de Digosville regroupait 8 communes : Bretteville, Digosville La Glacière, Le Mesnil-au-Val, Tourlaville, qui ressortent aujourd'hui du canton de Tourlaville, et Gonnevillle, Maupertus, le Theil qui sont rattachées aujourd'hui au canton de Saint-Pierre-Eglise.

✓ En 1850 est créée **la pyrotechnie des Flamands**, établissement militaire dans et à l'extérieur du fort des Flamands. Elle se composait de deux magasins construits au centre du fort, pour stocker 450 tonnes de poudre, entourés de casemates et d'ateliers construits à 500 m au sud-est, les « ateliers d'artifice », mis en service en 1854. Ces ateliers sont protégés par un mur haut de trois mètres.

La pyrotechnie assure « la délivrance, la mise en dépôt, le stockage, l'entretien des munitions et la confection des artifices nécessaires aux besoins des unités en service à terre » pour toute la 1<sup>re</sup> Région maritime. Le transport des munitions jusqu'à l'arsenal se faisant à partir du port des Flamands.

La totalité des confections est transférée à la pyrotechnie du Nardouet, située entre La Glacière et Martinvast. Son activité cesse définitivement en 1976. Les ateliers sont achetés, en 1977, par la Chambre de commerce et d'industrie Cherbourg-Cotentin pour permettre le remblaiement du terre-plein des Mielles. Puis démolie en novembre 1993. Une rue de la Pyrotechnie perpétue la mémoire de l'établissement.

✓ **L'île Pelée**, servant d'appui à la digue de l'Est de la rade de Cherbourg, aurait été originellement un rocher rattaché à la terre. C'est ce qu'affirme la tradition !

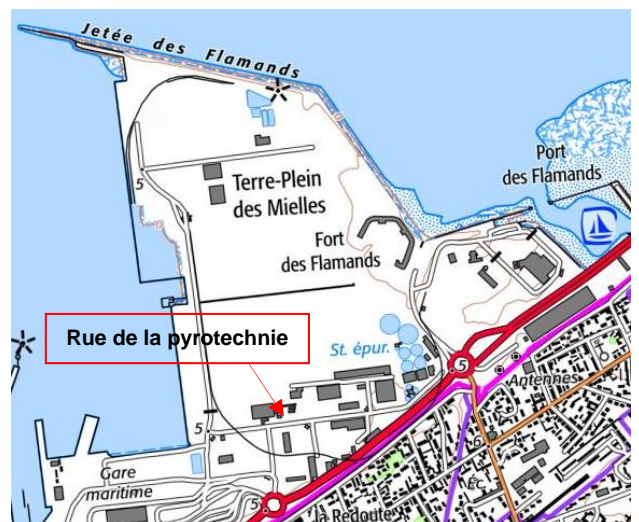
C'est seulement lorsqu'est envisagée la construction d'une rade que son intérêt est pris en compte. La construction de la digue s'appuyant sur elle se fit de 1890 à 1894.

Le 19 décembre 1855, le trois-mâts français *Colbert* se fracasse sur les rochers de l'île.

Au début des années 2000, elle sert de base d'entraînement au Groupe de plongeurs démineurs de la Manche.

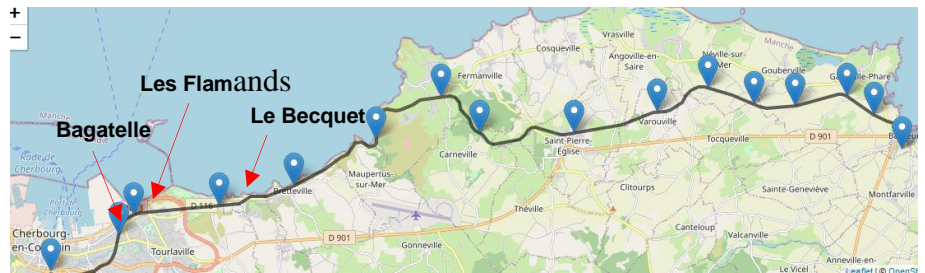
En février 2014, Ports Normands Associés (PNA) l'acquiert à la Marine Nationale, avec la digue de l'Est, la digue de Collignon et 304 hectares d'emprise maritime... énergies renouvelables obligent ! (cf. § Fort de l'île pelée)

✓ En 1901, la commune de **Tourlaville est divisée en deux** : la partie occidentale, appelée la Glacière, devient une commune à part entière.



Avant l'implantation d'une manufacture de verre au XVIII<sup>e</sup> siècle, le secteur n'était que forêt. En 1655, l'industriel Richard Lucas de Néhou, propriétaire de cette manufacture, profitant du bois à disposition, implante dans la vallée de Trottebec une fabrique de verre et de glaces, qui fournira notamment la galerie des Glaces du château de Versailles. Un village dit des Verriers se forme autour. Ainsi, la commune se crée autour de ce village par démembrement de Tourlaville.

✓ Les **gares de Tourlaville** (Bagatelle) et **du Becquet** se trouvaient sur la ligne de chemin de fer de Cherbourg à Barfleur. Elles desservaient notamment le port et le fort des Flamands. Le train qui l'empruntait était surnommé le « Tue-Vaques » parce qu'il lui arrivait de percuter des vaches en divagation.



Tracé de la ligne Cherbourg-Barfleur

Mise en service en 1911, la ligne est définitivement fermée en 1950.

Elle fut réquisitionnée par l'occupant allemand pour acheminer les matériaux pour l'édification du mur de l'Atlantique. Sabotée en juin 1944 par les Allemands, elle est rapidement remise en service par les Américains.

✓ Le 31 décembre 1924, un drame a lieu dans la commune de Tourlaville, **l'affaire criminelle** Mohamed ben Mohamed Kherdjemil qui sera jugée le 17 juin 1925 par la cour d'assise de la Manche, à Coutances.

Après une journée passée dans les bars ce 31 décembre, Kherdjemil, et son cousin prennent le tramway au pont tournant en direction de Tourlaville. Mais, près du dépôt des Flamands, une fausse manœuvre oblige à faire sortir tous les passagers pour leur faire prendre une autre voiture jusqu'à destination.

Ils descendent mais Kherdjemil se rend au bureau des tramways pour se plaindre auprès du caissier, qui le congédie. Il part en injuriant le caissier et l'ajusteur-monteur Girette qu'il gifle et sur qui il crache à la figure, avant de le braquer avec un revolver et de faire feu.

Il ne le touche pas, mais un passant à la tête de son attelage, Lucien Delahaye, cultivateur ou laitier de Tourlaville. Kherdjemil, dit « Areski » s'enfuit vers la Grande Rue alors que Delahaye s'écroule mortellement : la balle, de petit calibre, a pénétré à l'aisselle gauche, déchiré la paroi postérieure de l'aorte, provoquant une « hémorragie massive » et une mort foudroyante.

Rapidement identifié, l'assassin est arrêté et avoue le crime. Il comparait en juin 1925 devant la cour d'assise de la Manche, à Coutances.

Cet algérien, âgé de 28 ans, arrivé au mois d'octobre à Cherbourg où il est employé comme ouvrier, invoque la légitime défense et l'ivresse pour expliquer son geste. Le procureur de la République, réclame un verdict sévère allant jusqu'aux travaux forcés à perpétuité, sans écarter des circonstances atténuantes. Finalement, le jury lui accorde les circonstances atténuantes et condamne Kherdjemil à 8 ans de réclusion. Il est envoyé dans la maison d'arrêt de Beaulieu à Caen.

✓ Le 15 octobre 1942, Siskine-Jacob, fromager, né en 1899 à Tshmigoff en Russie, réfugié à Tourlaville chez Mme Lepont, est arrêté par la Sicherheitspolizei (police de sécurité allemande) à Cherbourg parce que juif, et sera déporté sans retour de Drancy à Chervonaya (Ukraine) puis à Auschwitz le 04 novembre 1942.

En 1942-1944, près de 1000 juifs sont arrêtés en Normandie par l'occupant allemand et Vichy. Seule une cinquantaine survit à cette répression. Si la majorité d'entre eux sont concentrés à Rouen et au Havre, certains habitent la campagne, notamment dans la Manche, certes peu nombreux.

La communauté juive se répartit entre ceux qui possèdent la nationalité française et les réfugiés étrangers contraints de fuir la misère ou l'antisémitisme ambiant dans leur pays d'origine (Allemagne, Autriche, Pologne...).

Si la rafle du Vel' d'Hiv' à Paris reste dans les mémoires, la Normandie connaît aussi des arrestations individuelles dès 1940 puis plusieurs vagues de rafles en 1942 et 1943. Dans la Manche ce sont 104 personnes qui sont arrêtés entre 1941 et 1944.

Comme les autres Français, les juifs normands sont entassés dans des wagons à bestiaux à la gare de Drancy-le-Bourget. Direction pour la plupart : Auschwitz-Birkenau.

À l'arrivée, certains des voyageurs sont déjà morts. La grande majorité de ceux qui descendent des wagons ne survit pas beaucoup plus longtemps. Jugés médiocres physiquement, ils sont immédiatement mis à l'écart et envoyés aux « douches ». Quelques heures après, une odeur délétère de chair humaine se répand dans le camp. Les autres déportés sont employés au travail forcé dans des conditions horribles. Si l'épuisement ne les tue pas, les maladies, les mauvais traitements et la sous-alimentation s'en chargeront.

✓ Après le débarquement du 6 juin 1944, la prise du port de Cherbourg est l'objectif prioritaire du VII US Corps. C'est encore plus crucial après la tempête qui s'abat sur les côtes de la Manche du 19 au 22 juin 1944, elle détruit le port artificiel américain de Saint-Laurent.

Le 22 juin, un ultimatum au chef des forces terrestres de la *Festung* Cherbourg, le Generalleutnant Karl von Schlieben, reste sans réponse ; trois divisions d'infanterie s'élancent à l'assaut. À l'est de la *Festung*, la 4th Infantry Division du Major General Raymond Barton est engagée dans l'opération, à l'exception du 22nd Infantry Regiment et du 24th Cavalry Reconnaissance Squadron, qui sont chargés d'isoler l'extrémité est de la ligne de fortifications, de Gonneville jusqu'au Cap Lévi. Face à la 4th ID, la défense ennemie est constituée du

*Kampfgruppe* Rohrbach, qui regroupe les restes de l'Infanterie-Regiment 729, de l'Infanterie-Regiment 739, additionnés de troupes diverses de valeur combattante inégale. La veille, un bombardement allemand sur Tourlaville fait 10 morts dans le secteur de la Froide-Rue.

Ce même jour, le 12th IR mène de durs combats pour franchir la Saire dans le secteur du Bois de Coudray, le chef du 3/12th, le Lieutenant-Colonel Thaddeus Dulin, est tué. Sur la colline 158, à l'ouest de l'aérodrome de Maupertus, le 22nd IR se retrouve temporairement isolé par une contre-attaque allemande. Le lendemain, le 12th IR renouvelle l'offensive épaulé par les chars, les positions ennemies sont neutralisées ; en fin de journée, le 12th IR s'empare de la cote 140 au nord du Mesnil-au-Val. Sur la droite, le 22nd IR passe la journée à nettoyer le secteur de la cote 158, avec le soutien d'une compagnie du 801st Tank Destroyer Battalion. Ce même jour, le Generalleutnant Karl von Schlieben devient le chef de toutes les forces qui défendent la *Festung*, il succède au Generalmajor Robert Sattler.

Le 24 juin, le 2/22nd appuie le flanc droit du 12th IR pour capturer le point fort de Digosville ; en fin de journée, avec l'intervention des Sherman de la B Company du 70th Tank Battalion et des avions P47, les Américains ont capturé 800 Allemands. Au crépuscule, les GI's du 3/12th IR, grimpés sur les chars, guidés par un résistant FFI, entrent dans Tourlaville. S'ensuit la progression vers Cherbourg puis sa libération le 26 juin.

✓ Pendant la Seconde Guerre mondiale, la commune de Tourlaville a accueilli un camp de prisonniers.

A la suite de travaux agricoles, à l'emplacement de ce camp ont été mis à jour, de nombreux vestiges incluant des pièces de jeu ou des insignes métalliques nazis qui ont été martelées, rognés ou découpés, témoignant la présence à cet emplacement d'un camp de prisonniers allemands, et du processus dit « dénazification » des anciennes troupes allemandes.

À la Libération, les Américains capturent des milliers de soldats allemands et les évacuent comme main-d'œuvre vers l'Angleterre et l'Amérique. Au fil de leur progression sur le front, le nombre de prisonniers augmente. Le premier camp permanent est créé à La Glacerie, le 1<sup>er</sup> août 1944. D'autres, souvent des camps de travail, seront bientôt créés à Foucarville, Nacqueville, Tourlaville et Bolbec, avec une capacité de 60 000 prisonniers chacun...

✓ La Communauté Urbaine de Cherbourg (CUC) créée depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1971 regroupait les 6 communes de l'agglomération cherbourgeoise : Cherbourg, Equeurdreville-Hainneville, La Glacerie, Octeville, Querqueville et Tourlaville, rassemblant une population d'un peu moins de 82 000 habitants.

Elle cesse d'exister le 31 décembre 2015 du fait de la création de la commune nouvelle Cherbourg-en-Cotentin.

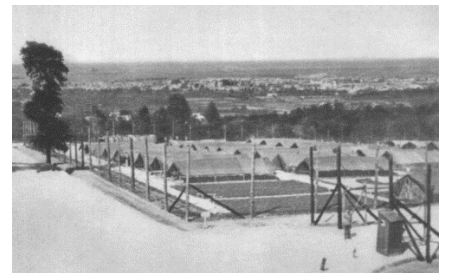
✓ Cherbourg-en-Cotentin, est créée le 1<sup>er</sup> janvier 2016 par la fusion de Cherbourg-Octeville, Tourlaville, Equeurdreville-Hainneville, Querqueville et La Glacerie, qui étaient réunies au sein de CUC comme explique plus haut.

Avec plus de 79 000 habitants elle devient la ville la plus importante du département de la Manche.

Les villes qui la composent prennent le statut de communes déléguées. Les passifs et actifs de la CUC étant transférés à la commune nouvelle.

✓ Dans le cadre de la Réforme Territoriale, une nouvelle intercommunalité du Grand Cotentin « Le Cotentin », la CAC est née depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2017, regroupant l'ensemble des EPCI de la Presqu'île (Val de Saire, canton de Saint-Pierre-Eglise, la Saire, Cœur du Cotentin (dont Bricquebec en Cotentin), Vallée de l'Ouve, Douve- Divette, Les Pieux, Côte des Isles, région de Montebourg), les communes nouvelles (Cherbourg-en-Cotentin et La Hague), soit 150 communes représentant 181 897 habitants.

Ainsi les communes déléguées, dont Tourlaville, y sont représentées par les 59 délégués de la commune nouvelle Cherbourg-en-Cotentin sur les 221 délégués composant la CAC.



### Les personnes ou familles liées au village et leur histoire

• **Marguerite (1586-1603) et Julien (1582-1603) de Ravalet**, enfants du seigneur de Tourlaville, Jean III de Ravalet (1550-1640), appelés les « anges maudits » de Tourlaville, ont été exécutés en place de Grève pour liaisons incestueuses.

Rapidement, leur complicité fraternelle mue en amour platonique, qui contraint leurs parents à les séparer. Julien est envoyé au collège de Coutances il a 13 ans. Trois ans plus tard, à son retour au château, Marguerite, qui a alors 14 ans, est mariée à Jean Lefèvre de Hautpitois (1555-1641), 45 ans, seigneur de Montaigne, colonel d'infanterie, lieutenant des maréchaux de France, commandant pour le Roi à la Hougue. Du couple, est née une fillette prénommée Louise. Il est décrit comme un mari brutal et elle fuit le château conjugal, pour retrouver son frère. Sur la demande de son mari, ils sont arrêtés puis jugés pour adultère et inceste.

En prison (prison du Châtelet) elle met au monde un petit garçon qu'elle prénomme Julien.

Reconnus coupables ils sont condamnés à la décapitation, malgré la requête de grâce de leur père directement auprès du roi Henri IV. Ils sont exécutés le 2 décembre 1603 au matin.



La « chambre bleue » : représentation artistique de la scène où, prétend-on, le mari surprend l'intimité des deux amants.

Le roi aurait dit, selon Pierre de l'Estoile (mémorialiste et collectionneur) dans son *Journal du règne de Henry IV, roi de France et de Navarre*, « si la femme n'eût point été mariée il lui eût volontiers donné sa grâce, mais que l'étant il ne le pouvait »

- **Bon-Jacques Ribet** (1744-1809), né à Néhou, négociant de profession à Tourlaville, est administrateur du département. Elu suppléant en 1791, il n'est pas appelé à siéger. En 1792, il est élu député de la Manche. Membre de la Convention jusqu'en 1795, il n'y a qu'un rôle « effacé ».

Lors du procès de Louis XVI, le 15 janvier 1793, il vote la peine de mort, avec sursis. Son discours a été imprimé sous le titre *Opinion du citoyen Ribet, député du département de la Manche, sur le jugement de Louis Capet, dernier roi des Français*.

En octobre 1795, il est élu au Conseil des Anciens et y siège jusqu'en l'an VI puis reprend ses occupations commerciales.

- **Charles Maurice Cabart-Danneville** (1846-1918), né à Paris, possède au Becquet une propriété à laquelle il était très attaché.

Il est issu d'une vieille famille normande, illustrée par Jean Baptiste de Beauvais, prédicateur de Louis XV, évêque de Senez, et par Charles-François Lebrun, duc de Plaisance, troisième consul, grand-père et parrain de son père Charles François Cabart-Danneville (1813-1884).

Conservateur des eaux et forêts, il envisage de faire une carrière politique. Après une première tentative en 1885, il est élu député de Cherbourg en 1889 et réélu en 1893. Il devient sénateur de la Manche en 1897 et le reste jusqu'à sa mort.

Maire de Tourlaville entre 1900 et 1901, il fait percer l'une des digues du port de Cherbourg, la digue de Collignon, pour que les pêcheurs puissent se mettre rapidement à l'abri de la rade, en cas de gros temps. La passe est devenue plus tard la passe Cabart-Danneville.

Il épouse en premières noces Marguerite-Anne Doucet, avec laquelle il a une fille, Suzanne-Marie (1872-1957), et un fils, Maurice Cabart-Danneville (1886-1942) et puis en secondes noces, Hélène Carrier, avec laquelle il a une fille, Hélène-Renée (1891-1974), laquelle a eu une correspondance très suivie avec Louis Beuve (écrivain de langue normande). Elle a bien connu aussi Louise Michel (militante anarchiste, franc-maçonne).

- Plusieurs enfants de la commune ont donné leur vie pour la Liberté de la Première Guerre mondiale. 220 sont tombés au champ d'honneur, et donc impossible d'énumérer leurs noms ici. Tous ne sont pas natifs de Tourlaville, mais la commune était leur dernier domicile.

Ces soldats de 14-18, qui se battaient dans les tranchées, étaient surnommés « les poilus », expression qui désignait une personne courageuse, virile. Il semble que cette expression vient de celle-ci « brave à trois poils » énoncée par Molière. Il l'utilisait également pour signifier un homme faisant preuve de beaucoup de courage. C'est pourquoi les soldats de 14-18 étaient surnommés ainsi, que ces derniers n'utilisaient d'ailleurs pas et s'appelaient « les hommes ».

Plus de 1.3 million de militaires décédés au cours de la Grande Guerre ont obtenu la mention « Mort pour la France ». Le deuil de la Grande Guerre a déterminé les communes à rendre hommage à leurs morts pour la Patrie. Dans les années 1920-1925, ce sont quelque 36 000 monuments aux morts qui furent érigés malgré les difficultés de la reconstruction. Leur construction commence dans l'immédiat après-guerre, mais se prolonge tout au long du XX<sup>e</sup> siècle.

Le monument aux morts de Tourlaville a été inauguré le 28 mai 1922. Le piédestal est l'œuvre de l'architecte cherbourgeois René Levavasseur. Le poilu (semblable à celui de Portbail) est dû au sculpteur Félix Delteil.

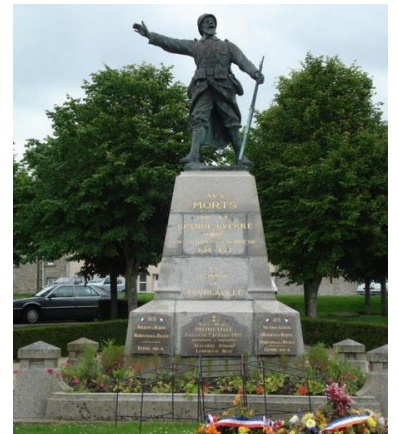
- Cinq personnes sont mortes hors conflit, disparues en 1919, en mer à Cherbourg : **Auguste Dodeman** (1882-1919), **Jules Fournel** (?-1919), **Charles Henry** (?-1919), **Jean Leblond** (?-1919), **François Pinabel** (?-1919), tous les cinq ouvriers au port militaire de Cherbourg.

- Deux personnes sont mortes hors conflit, lors du naufrage du sous-marin *Promothée*, coulé accidentellement le 7 juillet 1932 pendant des essais devant le Cap Lévi. Le bilan fait état de 62 victimes, dont : **Armand Alaterre** (1903-1932), électricien ; **René Lemoigne** (1912-1932), matelot.

- Quatre-vingt-treize personnes sont mortes durant la Seconde Guerre mondiale : des soldats, des marins, des aviateurs, mais aussi des civiles. Trop nombreux pour énumérer leurs noms ici. Parmi eux, des résistants furent arrêtés, exécutés ou morts en déportation :

- **Albert Ebran** (1895-1944), né à Tourlaville, fait partie, le 15 août 1944, du convoi qui part de Paris en août 1944 à destination du camp de concentration de Buchenwald. Arrivé au camp, il intègre le kommando Ellrich (unité de travail forcé dépendant du camp de concentration de Dora) qui travaille au creusement de galeries souterraines. Il est ensuite incorporé dans le kommando de Nordhausen où il meurt.

- **Adrien Girettes** (1923-1944), né à Tourlaville, réfractaire du STO, participe le 9 juin 1944, avec sa compa-



Un piédestal pyramidal, orné d'une ancre de marine et de drapeaux entrecroisés, porte la statue en bronze de deux mètres de haut d'un soldat offensif, les bras ouverts, appuyé sur un fusil

gnie et un maquis de l'Armée secrète (AS) à une première libération de Bellac (Haute-Vienne). Alors que son groupe tend une embuscade pour retarder un convoi allemand de la division SS Das Reich en route vers la Normandie. Dans un combat bref et violent, cinq maquisards sont tués et Adrien Girettes, blessé, est fait prisonnier et emmené à Bussières-Poitevine. Après avoir été longuement interrogé et torturé, Adrien Girettes est exécuté sommairement par pendaison par les Allemands, sur la place du village le 12 juin 1944 sans avoir révélé l'emplacement de son groupe ;

- **Jeanne Houssais** (1892-1945), épouse Samana, née à Tourlaville fut déportée au camp de concentration de Ravensbrück en Allemagne où elle décède le 15 février 1945.
- **Charles Hamel** (1926-1944), né à Tourlaville, fait partie du même convoi que Raymond Lecavelier (ci-dessous), à destination de Buchenwald. Arrivé au camp, il intègre le kommando Ellrich qui travaille au creusement de galeries souterraines où il disparaît.
- **Raymond Lecavelier** (1921-1944), né à Tourlaville, fait partie du convoi de 947 déportés qui quitte Compiègne-Royallieu (Oise) à destination de Buchenwald. Arrivé à destination, le numéro 20122 lui est attribué. Il fait partie des déportés qui sont dirigés vers le camp de Dora, lieu de construction de fusées. Il décède à Lublin ;
- **Julien Leterrier** (1904-1943), né à Tourlaville, est arrêté lors de la grande rafle commencée le 22 juin 1941. Il est déporté dans un premier temps à Oranienburg-Sachsenhausen, à bord du convoi parti de Compiègne le 24 janvier 1943. A son arrivée il travaille probablement à la fabrication d'avions Heinkel. Transféré à Dachau, son kommando travaille pour l'entreprise Messerschmitt-Bäumenheim. Il décède à la libération du camp juste avant son rapatriement.
- **Raymond Robin** (1907-1944), né à Saint-Pierre-sur-Dives, habitant Tourlaville, résistant, il réceptionne dans la nuit du 9 mai 1944, avec une vingtaine de camarades onze containers contenant armes et munitions pour la Résistance, largués par un avion allié. Il conduit la camionnette des PTT qui transporte ce chargement à Villebaudon. Il participe avec trois de ses camarades au sabotage des installations et du matériel susceptibles d'être utilisés par les Allemands dans les locaux des PTT. Une fois les actions de sabotage accomplies, les résistants se regroupent à la ferme du Bois à Beaucoudray pour y prendre le maquis. Mais là, le 14 juin, vers 10 heures, des échanges de tirs ont lieu avec des Allemands.

Le lendemain, vers 5 heures du matin, Raymond Robin, âgé de trente-sept ans, est exécuté par les Allemands avec les dix autres résistants capturés la veille ;

- **Léon Truffert** (1901-1942), né à Vaudreville, patron pêcheur à Tourlaville, militant au sein du Front national, regroupe des patriotes, organise des réunions clandestines de son comité dont certaines à son domicile du village de l'Église à Tourlaville, répartit et distribue des tracts et des publications patriotiques, notamment à l'intérieur de l'arsenal. Mais des tracts communistes y sont trouvés et Léon Truffert est fortement soupçonné de les avoir introduits. Interné au camp français de Gaillon (Eure), par le préfet de la Manche (aux ordres de la Gestapo) il est ensuite livré aux nazis qui le déportent au camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau le 6 juillet 1942, où il meurt le 16 août.

- **Gilbert Vedy** (1902-1944), né à Paris, ingénieur dans une entreprise de travaux publics cherbourgeoise, chargé de la mise en place du réseau potable à Tourlaville, organisa la Résistance à Cherbourg et dans les environs dès juillet 1940, sous le pseudo Mederic. Il crée, avec le maire de Tourlaville, Jules Lemoigne, un groupe de résistance « Ceux de la Libération » (CDLL), l'un des plus grands mouvements de la Résistance dont Maurice Ripoche, pseudo *Dufour*, en est le fondateur.

Dénoncé, il quitte le Cotentin sous une fausse identité le 24 juillet 1941, et passe en zone sud poursuivant ses activités de résistance en collaboration avec les services britanniques, américains et son mouvement CDLL. Il prend la direction du mouvement en mars 1943 aux côtés de Roger Coquoin (dit Lenormand).

En juin 1943, il part en mission à Londres. Dès lors il séjourne tour à tour à Londres, en France et à Alger.



Ayant appris la mort de Roger Coquain, tué par balles quelques mois après avoir succédé à Ripoche arrêté, Gilbert Vedy décide de retourner immédiatement en zone occupée. Il est débarqué dans le Finistère, à Locquirec, le 18 mars 1944 et rejoint Paris sous une fausse identité pour une réunion d'urgence de la direction du mouvement CDLL. Il est arrêté le 21 mars par la police française et livré pour interrogatoire aux brigades spéciales.

Dans l'impossibilité de dissimuler sa personnalité et ses fonctions en raison des documents trouvés sur lui et n'ayant aucun espoir de recouvrer la liberté, Médéric se donne volontairement la mort, en avalant une capsule de cyanure, dans le bureau du Commissaire David (chef de la Brigade spéciale « anti-terroriste » française) en lui disant : « Vous allez voir comment un Français sait mourir. »

Des rues Médéric ou Médéric-Vedy perpétuent son souvenir notamment à Barneville-Carteret et Tourlaville. Une plaque souvenir est posée sur le monument aux morts de Barneville. Un timbre-poste à son effigie a été édité en 1959 pour célébrer son souvenir dans la série *Héros de la Résistance*.

D'autres résistants de Tourlaville furent arrêtés mais survécurent à leur déportation.

- Un soldat est mort en Allemagne faisant partie des Troupes Françaises d'Occupation en Allemagne (TFOA.) : **Marcel Veré** (1924-1945), mort accidentellement en service à Kehl-Am-Rhein en Allemagne.
- Cinq soldats sont morts durant la Guerre d'Indochine (1946-1954) : **Jean Evanno** (1929-1949), matelot mort



lors du naufrage du dragueur « Glycine » à Tan Chau au Viet-Nam ; **Germain Jumelin** (1926-1945), matelot tué à Gocong au Viet-Nam ; **Maurice Lemenuel** (1931-1951), soldat tué à Hanoï, province de Ha Dong, Tonkin au Viet-Nam ; **Bernard Matelot** (1932-1952), canonnier mort accidentellement en service à Ragio (Annam) au Viet-Nam ; **Léon Navet** (1933-1954), soldat tué Diên Biên Phủ (Tonkin) au Viet-Nam.

- Quatre soldats sont morts durant la Guerre d'Algérie (1954-1962) : **André Gohel** (1939-1961), mort à Bizerte en Tunisie ; **Bernard Jean** (1928-1961), mort à Tizi Ouzou en Algérie ; **Pierre Launey** (1935-1957), mort à Bougie en Algérie ; **Pierre Méhaliné** (1937-1959), mort à Oran en Algérie.

- **Jules Lemoigne** (1894-1959), né à Tourlaville dans une vieille famille de maraîchers tourlavillais, est élu maire de sa commune en décembre 1932. Mais les Allemands le soupçonnent de mener des activités « terroristes », il est donc révoqué en 1943 et chassé du département, assigné à résidence avec son épouse au Molay-Littry. Effectivement, comme précisé plus haut, il a créé, avec Médéric-Védy, un groupe de résistance « ceux de la Libération ». Il va à Paris et continue de travailler pour la résistance, avant de servir de lien avec les forces américaines.

Le 16 juin 1944, il est nommé sous-préfet des premiers cantons libérés de la Manche, en poste à Sainte-Mère-Eglise. Mais il abandonne ces fonctions quinze jours plus tard pour se consacrer à sa mairie retrouvée. Ce dernier mandat est de courte durée car en avril 1945 il est battu par Camille Leclerc.

Une résidence à son nom, inaugurée le 24 mars 1999, honore sa mémoire.

- **Augustin Charles Marcel Le Maresquier** (1910-1972), né à Cherbourg et décédé à Tourlaville, est un passionné de l'histoire locale. Très jeune, il fit des recherches qui lui permirent de constituer d'intéressantes archives qu'il compléta au fil des ans et auxquelles vinrent se joindre de passionnantes gravures et des manuscrits régionaux d'un grand intérêt.

Fonctionnaire des PTT (inspecteur central) à Cherbourg, il participe à la Résistance en faisant du renseignement pour les réseaux Delbo-Phénix et Ceux de la Libération. Arrêté par la Gestapo le 29 janvier 1944, il est incarcéré six semaines à la prison de Fresnes (Val-de-Marne). Pour son activité de résistant, il reçoit la Médaille militaire. Il obtient également la croix de guerre avec palmes et la médaille de la France libérée.

Il est élu conseiller municipal de Tourlaville en 1947.

Membre de la Société nationale académique de Cherbourg, il publie plusieurs ouvrages dédiés à l'histoire du Nord-Cotentin.

Il œuvre à la création du musée de la Libération à Cherbourg-Octeville, dont il est le premier conservateur.

En 1966, il est nommé délégué pour la Manche de la Société des écrivains normands.

Parmi ses œuvres citons : *Une institution charitable et disparue, l'hôpital-hospice de Bricquebec* (1939) ; *Histoire de Tourlaville* (1943) ; *La Manche libérée et meurtrie* (1946) ; *Le château de Tourlaville...* (1969).



- **Jean Désire Alexis Canu** (1910-2010), né à Tourlaville, prêtre, membre de plusieurs sociétés savantes, consacre plusieurs ouvrages et articles à l'histoire du département de la Manche.

Prêtre du diocèse de Coutances ordonné en 1937, il est incorporé au 208<sup>e</sup> Régiment d'infanterie quand il est fait prisonnier à Sainte-Mère-Eglise le 19 juin 1940. Il est rapatrié le 13 mai 1945, fonde l'école technique du bâtiment à Cherbourg (futur collège Ingénieur-Cachin) et est aumônier de l'école professionnelle chrétienne de Cherbourg en 1948. Il est ensuite aumônier au Bon Sauveur à Saint-Lô, puis chapelain du Bon-Pasteur (ou monastère du refuge) à Valognes de 1958 à 1989. Il est à l'origine du centre d'aide par le travail (CAT) dans cette ville. Il est également curé de Fleury et Lieusaint.

L'abbé Canu reçoit le Prix littéraire du Cotentin en 1997, prix subventionné par le Conseil général de la Manche.



Canu Jean Abbé Histoire Commune Normandie LIEUSAIN EN COTENTIN

Parmi ses publications : *Histoire généalogique des Davy, seigneurs du Perron, de Virville, de Boisroger* (1958) ; *Les Mille ans d'une famille normande, les Clamorgan, 1066 -1980* (1980), premiers seigneurs anglais à se rallier au Duc de Normandie, Guillaume Le Conquérant, en 1066 ; etc.

- **Eugène Auvray** (1910-), né à Tourlaville, est déporté le 13 janvier 1944 à bord du train Paris-Berlin en direction de Strasbourg où les déportés sont redirigés vers le camp de concentration de Natzweiler-Struthof en France. Il fait partie des déportés classés N.N. Nacht und Nebel « nuit et Brouillard »

Il y intègre le kommando Erzingen dans lequel les détenus travaillent pour l'entreprise Wüst, d'autres travaillent chez des habitants ou doivent construire des abris antiaériens.

Il est ensuite transféré au camp de concentration de Dachau où il intègre le kommando Allach où les détenus travaillent à différents projets et productions : d'abord pour une manufacture de porcelaine, ensuite pour la firme BMW et enfin pour différents chantiers de l'organisation Todt.

Il recouvre la liberté le 30 avril 1945 au lendemain de la libération du camp de Dachau auquel est attaché le kommando Allach.

- **Emile Alphonse Félix Doucet** (1922-1998), né à Tourlaville, fut une figure de proue du syndicalisme ouvrier

de la Manche.

Formé à l'école des apprentis de la Marine, il devient électricien bobineur à l'arsenal de Cherbourg. Dès 17 ans il adhère aux jeunesses communistes.

Pendant la Seconde Guerre, il est déporté en 1942 à Kiel en Allemagne. Il en revient le 8 mai 1945.

Il est d'abord, à partir de 1949, secrétaire général de la CGT de l'arsenal, puis de 1951 à 197, secrétaire général de l'union départementale de ce syndicat. Durant les événements de mai 1968, il joue un rôle modérateur, mais il devient pendant quelques jours le véritable « maître de Cherbourg » face à la carence des autorités.

Un an avant de prendre sa retraite, il est élu maire-adjoint de Tourlaville en 1977 et effectue trois mandats. Il est aussi vice-président de la Communauté urbaine de Cherbourg (CUC).

Surnommé « le grand Mimile », était un homme aimé et estimé même par ses adversaires.

Une école, au Becquet où il est né, porte son nom.

- **René Marcel Simon Lejeune** (1924-1977), né à Tourlaville, membre d'un réseau de résistance gaulliste, est arrêté à Cherbourg le 4 novembre 1942. Puis remis à la Gestapo, il est transféré à Saint-Lô, puis Rouen et Compiègne.

Déporté, il fait partie, le 24 janvier 1943, d'un convoi qui part de Compiègne-Royallieu à destination du camp de concentration de Orianenburg-Sachsenhausen (30 km au nord de Berlin). Ce camp est ce que l'on appelle une « usine-camp » où alternent les blocks des déportés et les halls de fabrication du constructeur d'avions Ernst Heinkel.

Il est transféré au camp de concentration de Buchenwald et fait partie du kommando Leipzig-Thekla, encore appelé Emil. Situé près de Leipzig, il y travaille à la fois pour la firme de construction de machines Erla et pour la production d'avions Messerschmitt.

La libération du camp de Buchenwald survient le 11 avril 1945. Les déportés sont évacués le 21 avril, René Lejeune rentre le mois suivant.

- **Pierre Raymond Lemarchand** (1926-2008), né à Tourlaville, fut résistant dans le mouvement Défense de la France pendant la Seconde Guerre mondiale. Mouvement qui se caractérise par une activité centrée sur la diffusion de son journal clandestin, et qui, à compter de 1942, s'engage dans la production massive de faux-papiers pour des juifs et des réfractaires au service du travail obligatoire.

Il est arrêté par les parachutistes de Göring et échappe de justesse à une exécution sommaire. Interné à Fresnes, il est libéré par l'armée américaine et s'engage aussitôt dans la 1<sup>re</sup> armée qui participe à la campagne d'Allemagne.

La guerre finie, il devient un actif serviteur du général de Gaulle. En 1948, il adhère au Rassemblement du peuple français (RPF), et devient rapidement secrétaire du mouvement à Paris.

Devenu avocat à la cour d'appel de Paris, en 1947, il se marie avec Michelle Lepercq, fille du ministre des finances du Comité d'Alger, puis du gouvernement provisoire du général de Gaulle à la libération.

Pendant la guerre d'Algérie, il s'engage dans 531<sup>e</sup> demi-brigade du colonel Barberot. Il est notamment chargé, avec d'autres, de mettre sur pied le Mouvement pour la coopération (MPC), sorte de police parallèle, pour contrer l'activisme de l'OAS (Organisation armée secrète). Il est alors surnommé le « barbouze du général ».

Son nom est cité dans les affaires Ben Barka et Markovic.

Il est élu député de l'Yonne 1<sup>re</sup> circonscription, en novembre 1962, et siège à l'Assemblée nationale jusqu'en avril 1967. Aux élections municipales de mars 1965 à Auxerre, il ne réussit pas à se faire élire.

- **Raymond Lebreton** (1941-), né à Vassy (Calvados) est un ancien coureur cycliste vivant aujourd'hui à Tourlaville. Il commence sa carrière en 1957 à Barfleur. Première course première victoire. De retour de l'armée (1961-1963), il signe 9 victoires sous les couleurs de Périers-Sport, club créé en 1946, dont son plus illustre représentant est Raymond Delisle.

En 1964, il est sélectionné dans l'équipe de France qui participe aux Jeux Olympiques à Tokyo avant de rejoindre l'année suivante l'AC Boulogne-Billancourt (ACBB), qui forma entre autres Bernard Thévenet et Stephen Roche. En 1965, il remporte avec elle le championnat de France des sociétés.

Il signe son premier contrat de cycliste professionnel avec l'équipe Kamomé-Dilecta qui compte dans ses rangs le champion du monde en titre André Darrigade. Il dispute le Tour de France 1966 puis celui de 1967 avec l'équipe De Gribaldy-Frimatic (52<sup>e</sup> place au classement général).

Il participe également au Tour d'Espagne et au Tour d'Italie. Chez les professionnels, en 1966, il obtient une seconde place dans la deuxième étape du Tour du Luxembourg ; en 1967, il est à créditer d'une victoire à Malachappe-en-Pluvigner, d'une seconde place à Ploëuc et d'une troisième place à Plancoët.

En dépit de l'intérêt de la célèbre équipe Peugeot, il retourne chez les amateurs en 1969 et y court jusqu'à la fin de sa carrière en 1978. Il gagne environ 180 courses amateurs.



Il est directeur sportif, pendant cinq ans, de l'Amicale cyclisme octevillaise, dénommée aujourd'hui l'Amicale Cycliste Cherbourg Cotentin (l'A3C).

- **Jacques Largouët** (1945-), né à Tourlaville, est un ancien footballeur professionnel. Formé à l'AS Tourlaville, il intègre l'AS Cherbourg et est sélectionné en équipe de France. En novembre 1963, il a 18 ans, il est appelé en équipe professionnelle et marque un but, son premier en championnat professionnel.

Il joue ensuite aux Girondins de Bordeaux (1965-1966), au FC Rouen (1966-1970), au FC Sochaux (1970-1973), avant de revenir aux Girondins de Bordeaux (1973-1976). Il termine sa carrière de joueur au SM Caen (1976-1978). En 1970, il est sélectionné dans l'équipe de France des espoirs.

Il entraîne l'AS Cherbourg, de 1978 à 1989, en 1992, puis de 1994 à 1997. Devenu directeur sportif de ce club, il démissionne le 14 novembre 2011 à la suite d'un différend avec le nouveau manager.



### *Le patrimoine (public et privé), lieux et monuments à découvrir, événements...*

- **Eglise Notre-Dame (XIV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>)**

L'église Notre-Dame de Tourlaville (ne pas confondre avec l'église Notre-Dame-du-Travail située aux Flamands) est la doyenne des églises tourlavillaises. Des traces d'un établissement religieux est retrouvé avant l'arrivée des Normands dans la presqu'île au moment de l'évangélisation du diocèse (vers 555), mais ce ne serait que des probabilités.

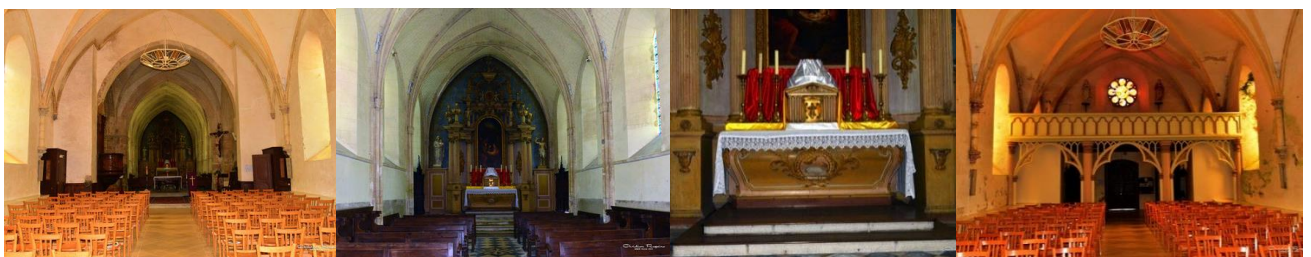
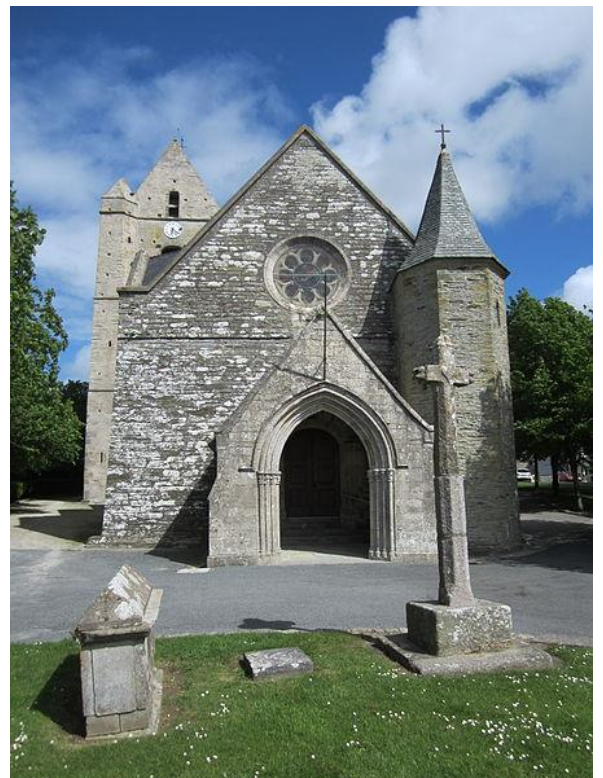


Perchée sur le haut de la colline dominant la mer, bien que reconstruite en grande partie au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle est citée dans deux actes de Guillaume en 1056 et 1066, confirmant à l'évêque de Coutances la possession des églises d'Octeville et de Tourlaville et Equeurdreville.

Le portail et le chœur sont du XIV<sup>e</sup> siècle, la nef du XV<sup>e</sup>, la base de la tour beaucoup plus ancienne. Ces éléments présentent des analogies avec la Basilique Sainte-Trinité de Cherbourg, construite en partie par les Anglais au cours de l'occupation de la ville au XV<sup>e</sup> siècle de 1410 à 1450.

Elle est désaffectée en 1795, et, employée comme « Temple de la Raison » (temple athée), puis comme « atelier de salpêtre », elle subit quelques dégradations.

Elle est restaurée à partir de 1830 : 1837 autels et tableaux des deux chapelles, 1839 autel et chœur, 1842 Christ du transept, 1847 voûte de la nef, 1848 pavage du chœur de la nef, 1853 reliquaires du grand autel.



Elle abrite notamment, un bas-relief (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup>), une fontaine d'eau bénite (XVIII<sup>e</sup>) et une chaire à prêcher (XVIII<sup>e</sup>) classée à titre d'objet aux Monuments historiques.

Son clocher est à bâtière. Les trois cloches sont bénies le 12 juillet 1896.

De 2014 à 2019, des travaux sont entrepris pour lutter contre les infiltrations d'eau et améliorer le confort de l'édifice.

Rappelons que ce serait dans cette église que Marguerite de Ravalet s'est mariée avec Jean Lefevre de Hautpitois, le 18 juillet 1600.

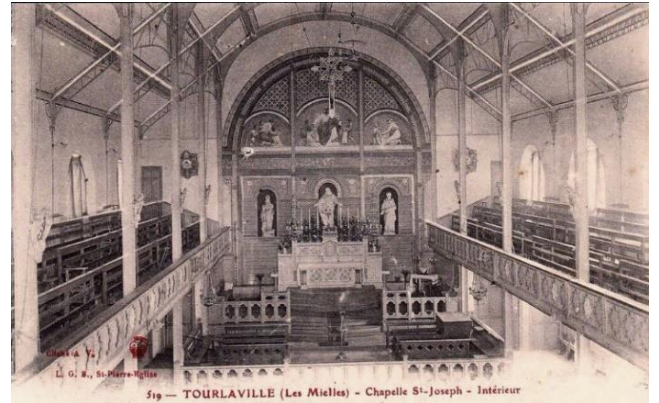


- **Eglise Saint-Joseph-des-Mielles (XX<sup>e</sup>)**

En 1912, une nouvelle paroisse dédiée à Saint-Joseph est fondée dans le quartier ouvrier des Mielles qui connaît une croissance démographique importante.

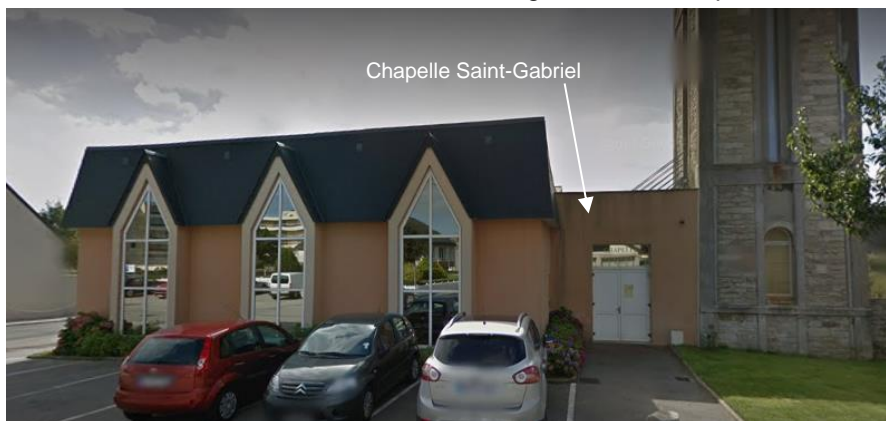
Sur des plans de l'architecte René Levesque (1873-1948), la première pierre de l'église est posée le 3 mai 1914. L'édifice est béni le 17 juin 1915.

En 1916, afin d'honorer les soldats morts sur les champs de bataille, le premier curé de la paroisse, l'abbé Louis Lemarié, et l'architecte Levesque, esquissent le projet d'une basilique monumentale néogothique, composée de « une coupole sur plan octogonal entourée d'un déambulatoire aboutissant de chaque côté à un chœur relativement vaste, en fer à cheval, dans lequel s'ouvrent deux petites chapelles et un large vestibule en avant de la nef entre les clochers placés de chaque côté ». Mais le curé est mobilisé, puis meurt en 1922 et son projet est enterré.



L'église qui n'est finalement qu'une chapelle provisoire se pérennise. Un chemin de croix est installé le 27 février 1916, les 34 vitraux sont bénis le 31 mars 1925 par Mgr Louvard (1858-1950), le clocher dû à M. Clot de Saint-Pierre-Eglise à partir des dessins de Levesque, est béni le 16 octobre 1938.

La construction de l'église Notre-Dame et de celle des Flamands (Notre-Dame-du-Travail) la vide de ses fidèles jusqu'à sa fermeture. Irréparable, elle accueille sa dernière messe le 28 juin 1998 et est rasée le 13 octobre 1999, seul son clocher demeure debout, rue de l'Eglise Saint-Joseph.

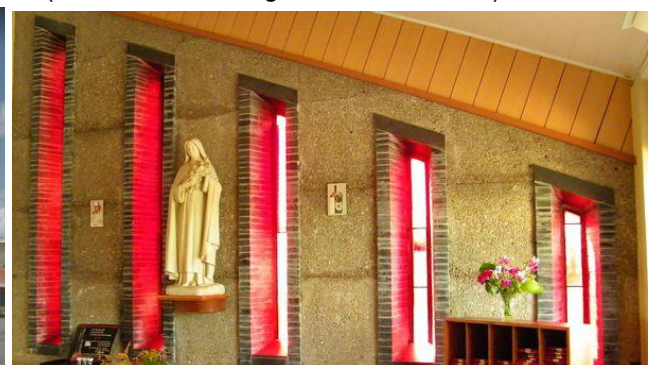


Dans le bâtiment récent attenant au clocher, le nouveau presbytère et la chapelle Saint-Gabriel.

- **Eglise Notre-Dame-du-Travail dite des Flamands (XX<sup>e</sup>)**

Cette église de style contemporain, située rue Jean Goubert (rue de l'ancienne gare des Flamands) a été bénie le 26 décembre 1965 par Mgr Guyot.

Sa construction dans ce secteur des Flamands, à environ 1,3 km de l'église St-Joseph des Mielles, vida cette dernière de ces fidèles et sera détruite en 1999.



### • Chapelle Saint-Maur (XII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>)

Evoquée en 1260, dans le livre blanc de l'évêché qui en tire des revenus, le *Pouillé de la Province de Rouen* en 1332 (où se trouve consigné le résultat d'informations très détaillées en ce qui concernait les patronages et la valeur des bénéfices, du diocèse de Coutances), la cite parmi les autres chapelles de la paroisse.

La tradition rapporte que dans les temps anciens, des pêcheurs découvrent une statue de saint Maur rejetée sur la plage du Becquet par la mer. L'arrivée mystérieuse de cette figure du propagateur de la règle de saint Benoît en Gaule, est perçue comme un signe du Ciel. Mais échouée à la limite de Tourlaville et Digosville, chacune des deux paroisses en revendique la possession. Pour départager les prétentions, on pose la statue dans un charriot attelé, la première station du cheval désignant le lieu de construction de la chapelle. L'animal s'arrête dans la lande qui couvre le plateau rocheux surplombant Tourlaville et l'est de l'agglomération à 108 mètres d'altitude, près de l'ancienne route de Saint-Pierre-Eglise. Au milieu de terres incultivables (un chemin voisin se nomme « brise charrue »), la chapelle restera sans autre construction alentour jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

La chapelle moderne est construite durant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, sur un emplacement déjà occupé. Le rectangle qu'elle forme mesure 17,80 mètres sur 5,9 selon les relevés archéologiques. Elle est en granite, grès du Becquet, schiste et galets. Deux entrées, la principale à l'ouest, une autre au sud, toutes deux avec bénitier en pierre encastrée, permettent l'accès à la nef pavée de grandes dalles d'arkose du pays, éclairée par une ouverture au nord, deux au sud, élargies au XVIII<sup>e</sup> siècle et munies de vitraux bleus et jaunes. Le sol du chœur est couvert de petites dalles en calcaire octogonales. Le toit est en chaume, puis en schiste à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle.

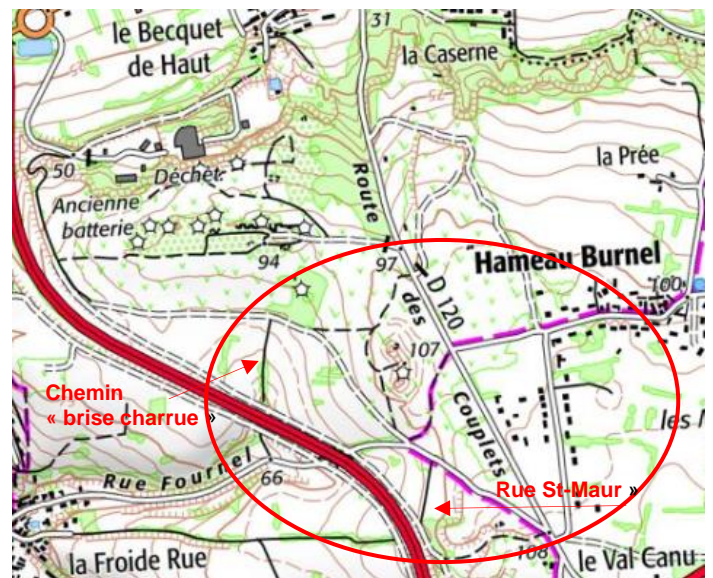
Elle devient un lieu de pèlerinage important, saint Maur étant réputé pour guérir les rhumatismes, et le rachitisme chez les enfants. Des messes y sont célébrées le 15 janvier, jour anniversaire du saint, les trois samedis suivants et précédant la saint Jean en juin, la veille de l'Ascension et à la Saint-Marc. Elle reçoit la visite de Gilles de Gouberville (1521-1578) une douzaine de fois, le gentilhomme – qui devint célèbre en 1870 avec la publication d'une partie de son journal constituant un précieux témoignage de la vie quotidienne au XVI<sup>e</sup> siècle – témoignant des parties de choule (sport traditionnel normand joué dans la Manche) qui s'y jouent chaque année pour la Saint-Maur. La chapelle est citée dans un édit royal de 1575. Elle l'est également dans les comptes de la fabrique en 1685 pour 9 livres, quinze sous et neuf deniers.

Elle est rénovée à l'arrivée du père Follain par le châtelain Robert de Franquetot, seigneur de Tourlaville, et les paroissiens, mais le châtelain prétend conserver le revenu du lieu, faute de service religieux. Le dallage est posé sur la terre battue au XVIII<sup>e</sup> siècle. Restaurée en 1835 par le père Buhot, curé de Tourlaville, elle accueille à nouveau le pèlerinage du 15 janvier et abrite le 16 juin 1883 la Saint-Jean de Tourlaville créée en onze ans plus tôt. Puis, attaquée par le temps, dégradée par le stationnement à proximité des soldats portugais lors de la Première Guerre mondiale, elle est fermée au culte le 22 janvier 1922 après une dernière messe et une procession transportant les objets de culte, dont la statue en terre cuite, vers Notre-Dame de Tourlaville.

La toiture s'effondre, les murs sont loués par la mairie à une éleveuse de chèvres et de volailles, jusqu'à ce que les Allemands y établissent des blockhaus et des batteries à proximité.

En 1949, près de la chapelle, on retrouve le corps d'Émile Leguest, encaisseur au Crédit industriel de Normandie, victime d'un vol meurtrier, dont on ne connaîtra jamais que l'un des trois auteurs, René Poutas-Larue, de Valognes, qui se suicide après son arrestation.

Abandonnée au milieu de la lande en friche servant de décharge publique jusqu'en 1974, dépouillée de ses pierres d'encadrement entre 1968 et 1974 et de son dallage entre 1983 et 1985, il n'en reste aujourd'hui pas grand-chose. Des fouilles en 1982, permettent au centre de recherches archéologiques de Caen de trouver vingt-cinq pièces de monnaie du XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles et les restes d'un jeune homme inhumé sans cercueil.



Statue de saint Maur dans l'église paroissiale du Bel Hellouin (Eure)

### • Château des Ravalet (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>)

L'histoire du château de Tourlaville remonte au Moyen-Age, voire époque gallo-romaine (vestiges trouvés lors des travaux au XIX<sup>e</sup> siècle), car la présence du donjon, à l'ouest du château atteste la présence d'un château-fort sur le site. .

Le manoir médiéval appartenant au domaine royal, est vendu par François I<sup>er</sup> (1494-1547), roi de France, en mal de finances dans les guerres qui l'oppose à Charles Quint (1500-1558), duc de Bourgogne entre autres, monarque le plus puissant de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, et Henri VIII (1491-1547), roi d'Angleterre. C'est un certain Laguette, receveur des finances, qui en fait l'acquisition, et qui aurait pu lui échapper sans le recours de sa femme.

En 1555, un contrôle fiscal révéla un trou dans sa comptabilité. Afin de conserver le domaine, sa femme donc, abandonna en échange, à Henri II (1519-1559), roi de France, sa terre de Monceaux, en région parisienne.

En 1557, un neveu de Jean Laguette cède le domaine à la duchesse Adrienne d'Estouteville (1512-1560), comtesse de Saint Paul et Baronne de Bricquebec. Là débute véritablement l'histoire du château des Ravalet.

Jean II de Ravalet (1520-1604), abbé d'Hambye en 1561, vicaire général de la cathédrale de Coutances en 1579, conseiller de la duchesse d'Estouteville, le reçoit en fief-ferme le 1<sup>er</sup> mai 1562 de la duchesse. Réunissant les deux fiefs de Tourlaville, Aubert-Hermite et la Fiefferme, il devient ainsi seigneur de Tourlaville, tout comme son frère Jacques (1521-1587), procureur du roi des Eaux et Forêts du Cotentin.

L'abbé Jean II de Ravalet fait raser le manoir médiéval à l'exception du donjon, et de la salle des gardes et des prisons situées en sous-sol. Il fait construire sur l'ancien manoir, entre 1562 et 1575, un château de style Renaissance en schiste bleu dont il dresse les plans.

L'année de l'achèvement des travaux, il l'offre à son neveu, Jean III de Ravalet (1550-1611), fils de Jacques, à la suite de son mariage avec Madeleine Lavigne, dame d'Emondeville, donnant naissance à huit enfants, dont Julien, né en 1582, et Marguerite, née en 1586, mariée à Jean Lefèvre de Hautpitois, receveur des tailles à Valognes. Les amours incestueux de Julien et Marguerite, leur valurent d'être décapités en place de Grève à Paris, le 2 décembre 1603. Après quoi, le père des condamnés fait ériger une chapelle expiatoire à la place de la chambre de Julien, près de la tour sud-ouest.

Mais Jean III de Ravalet s'avère mauvais gestionnaire tout comme son fils Jean IV (1577-1650). Au décès de ce dernier en 1650 (ou 1653), ses enfants sont écartés de la succession et la seigneurie est saisie, le domaine démantelé

Le château est acquis par adjudication par un petit-neveu de la famille Ravalet-Tourlaville, Charles de Franquetot (1626-1661). Il confie à Nicolas Coypel, peintre cherbourgeois, d'importants travaux de décoration d'intérieur (la « chambre bleue », les plafonds, les décors des cheminées) et fait réaliser le tableau Marguerite et les Amours auprès duquel il est assassiné (à l'âge de 35 ans) par cinq individus, dont deux de ses valets, dans la nuit du 6 au 7 mars 1661. Le château passe ensuite de propriétaires en propriétaires, dont les Boudet de Crosville et les Fouquet de Réville.

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le château n'est plus la résidence de ses propriétaires, mais celle de locataires et de fermiers.

En 1777, Hervé de Fouquet de Réville (1695-1777) décède sans enfant, et le domaine échoit à son cousin Hervé-Louis Clérel de Tocqueville (1772-1856), devenant seigneur de Tourlaville à 5 ans (il est le futur père d'Alexis, Hippolyte et Edouard). Bien qu'il ne soit pas habité par son propriétaire, le domaine fait quand même l'objet d'un entretien régulier.

Hervé Clérel de Tocqueville est emprisonné durant la Terreur (1793-1794) mais échappe à la guillotine. Comme il n'a pas émigré, son domaine n'est pas confisqué. Il s'acquitte régulièrement des nouveaux impôts institués par la République mais, délaissés pendant toutes les années de trouble, les bâtiments se sont considérablement dégradés. À sa mort, en 1856, le domaine échoit à son fils aîné Edouard de Tocqueville (1803-1874) qui habite dans l'Oise.

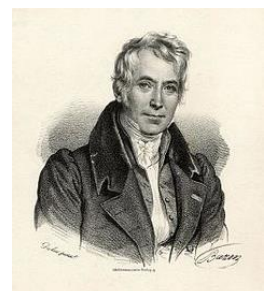
Le château étant dans état de délabrement, Edouard de Tocqueville entame, en 1859, une rénovation en s'inspirant des principes de Viollet-le-Duc puis donne le domaine à son fils aîné Hubert (1832-1864) à l'occasion de son



Photo aérienne de Jérôme Houyvet



Entrée du château



Hervé Clérel de Tocqueville

mariage, en 1860. Après la mort précoce de celui-ci, en 1864, sa veuve, Madeleine Bérard de Chazelle (1838-1910), vend tout le domaine à son beau-frère René Clérel de Tocqueville (1834-1917), le fils cadet d'Edouard. Il est le premier châtelain à habiter les lieux depuis plus d'un siècle et demi.

René de Tocqueville, maire de Tourlaville de 1870 à 1877, poursuit les travaux de réfection et d'embellissement du château : tour ronde à l'ouest de la façade, en lieu et place de la chapelle commémorative, et y appose ses armoiries et celles de sa femme (Fait prisonnière par les Prussiens, pendant qu'elle soignait les blessés, mourut des fatigues et des souffrances de sa captivité), reconstruction du pignon ouest, décoration intérieure, système d'éclairage électrique... Il fait également construire une magnifique serre surmontée d'un belvédère et entreprend l'aménagement du parc (étangs artificiels, jardin d'agrément, plantations d'arbres, jardin potager, pelouses, serres, grottes, kiosques et belvédères). Mais, ruiné et brisé par le décès de sa fille, il est contraint de revendre le domaine en 1910.

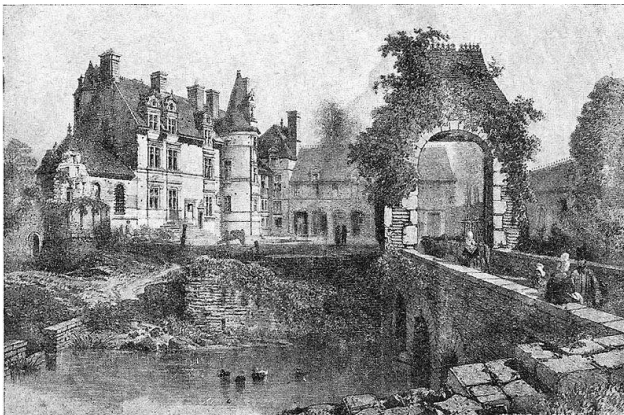


René Clérel de Tocqueville

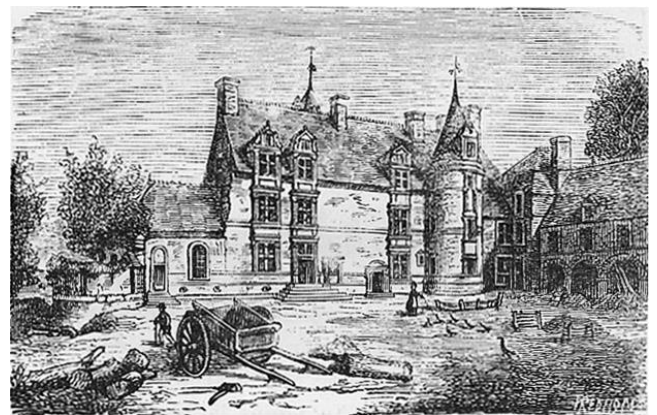
Le nouvel acquéreur, Valentin Lenavettier, directeur d'assurances à Cherbourg, n'a pas eu le temps d'emménager lorsque la Première Guerre mondiale éclate. Le château est réquisitionné comme hôpital complémentaire et le parc sert de cantonnement, notamment pour les soldats des armées alliées à l'instruction. L'hôpital placé sous la bannière anglaise de la Women's Imperial Service League est mis en service le 6 novembre 1914 et accueille ses premiers patients deux jours plus tard. Il est dirigé par Florence Stoney, qui a sous ses ordres six médecins et douze infirmières, toutes Anglaises. L'hôpital ferme dès le 24 mars 1915, après avoir tout de même soigné 120 blessés.

Le domaine est récupéré en mauvais état par ses héritiers du nouveau propriétaire décédé en 1916. Ils le revendent en 1922. Il est acheté par un marchand de biens qui le fragmente et remet immédiatement les différentes parties sur le marché. C'est un industriel parisien, Paul Gosse, qui fait l'acquisition du château et de ses abords, entame sa restauration et obtient l'inscription à l'Inventaire des monuments historique en 1930. Il décède malheureusement rapidement et, en 1935, sa veuve vend le château et ce qui reste du domaine (12 ha) à la ville de Cherbourg.

Durant la Seconde Guerre mondiale, le château est successivement occupé par l'État-major français, l'armée allemande et les troupes américaines à la Libération. En 1945, la ville récupère le château dans un état de désolation avancé. Il faut une trentaine d'années pour restaurer patiemment les bâtiments et le parc, et ouvrir l'ensemble au public.



Le château au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. On voit encore, à gauche, la chapelle construite par Jean III de Ravalet et remplacée par un agrandissement du logis réalisé depuis par René de Tocqueville.



Le château sur une gravure de 1866. On constate ici qu'à cette époque, une aile en retour abritait des communs, démolis par René de Tocqueville pour mettre en valeur le château.

Le château est caractéristique de la Renaissance cotentinoise. Il se présente sous la forme d'un bâtiment massif et rectangulaire, que cernent plusieurs tourelles d'angles circulaires. Deux niveaux de combles, ont été ajoutés dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Sur l'arrière, une tour porte le nom des « Quatre-Vents ». Le décor se compose de lucarnes et de pilastres corinthiens. C'est René de Tocqueville qui dès 1871, avec l'aide de son



Façade sud donnant sur la cour d'honneur



Façade nord donnant sur l'étang

architecte, Gabriel Malençon a donné au château son aspect actuel. Ils restaurèrent notamment, toute la façade ouest, avec la tour ronde et la tour carrée au nord, et sur la façade est, la tour du pignon est, carrée, crénelée à son sommet avec mâchicoulis et échauguette, réminiscence du Moyen Âge, mode très en vogue au XIX<sup>e</sup> siècle. Donnant sur la cour d'honneur, la face sud est ornée de deux tours cylindriques. La face nord, surplombant l'étang, est moins homogène avec des tours et des ouvertures sans aucune logique. L'ensemble est bâti en pierre de schiste bleu, à l'exception des encadrements des portes et fenêtres qui sont en pierres de Valognes.



La chambre de Marguerite, de ses amours avec son frère Julien, dite la Chambre Bleue



Portrait posthume de Marguerite entourée de petits amours

À l'intérieur, au premier niveau, on peut voir la salle des gardes et la salle à manger. Le grand escalier, logé dans la tour des vents, dessert les trois étages. Le premier étage abrite le grand et petit salon, ainsi que la « chambre bleue » qui passe pour avoir été la chambre de Marguerite de Ravalet, avec notamment un portrait posthume de Marguerite entourée de petits amours. Les murs et le plafond sont décorés de saynètes champêtres et romantiques.

Quant au parc de 14 hectares, il aménagé, à partir de 1872, en grande partie « à l'anglaise » avec cependant une partie « à la française » devant la serre. Ses espaces sont harmonieusement organisés, plantés de fleurs et d'arbres indigènes et exotiques. Le parc est également orné de pièces d'eau, notamment un bassin à jet d'eau dans la cour d'honneur du château. Un autre bassin est installé devant la grotte abritant la statue de marbre représentant la première épouse du vicomte de Tocqueville. Sur le côté, la magnifique serre (1873-1875), restaurée en 2001, est l'une des rares survivantes des serres du XIX<sup>e</sup> siècle de Basse-Normandie.



A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, René de Tocqueville avait imaginé un système électrique alimenté par la turbine située dans un moulin en contrebas de la route, recevant l'eau du bief qui se jetait dans les douves du château. Tous les soirs, jusqu'en 1910, celui-ci éclairait brillamment le château, la serre, la grotte et la cour d'honneur. Aujourd'hui, le système est classé Monument Historique mais ne fonctionne plus. Depuis 2004, le parc possède le label « Jardin remarquable ».

Le château, y compris les vestiges de l'ancienne tour, le parc et ses installations, sont classés MH par arrêté du 4 mars 1996.

Les « **Flamands** » pourraient renvoyer à l'implantation de colons originaires de Flandre, au XI<sup>e</sup> siècle ou plus tard, mais faute de traces historiques, aucune certitude toponymique n'est possible.

Outre le lieu-dit lui-même, la dénomination est également donnée à plusieurs sites, notamment : **Fort des Flamands**, **Gare des Flamands**, **Jetée des Flamands**, **Plage des Flamands**, **Port des Flamands**, **Pyrotechnie des Flamands**, **Quai des Flamands**...

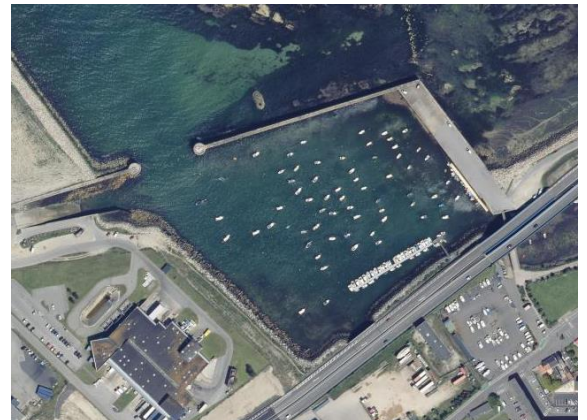
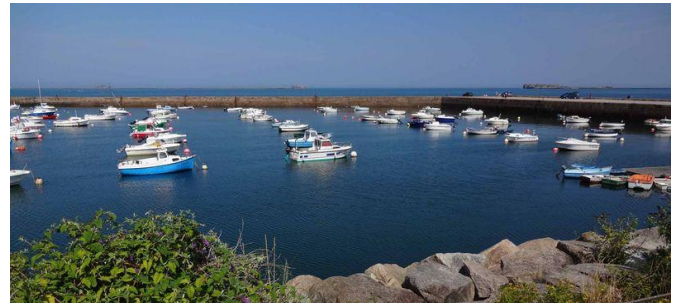




- **Port des Flamands**

Il est construit dans les années pour servir à la construction des fortifications de la rade et conserver les bois de mâtures préalablement immergés dans la mare de Tourlaville. Pour ce faire, le port et la mare sont reliés par un canal.

Le bassin est en pierres de taille de granite de Fer-manville maçonnées, parant un corps d'ouvrage de moellons bruts maçonnés au mortier de chaux.



Il est fermé par deux digues formant une passe de 50 mètres de large. La digue occidentale de fermeture de 320 mètres qui se termine par un musoir de 10 mètres de diamètre, prolonge l'enrochement du terre-plein des Mielles. La digue orientale de 200 mètres et son musoir de 10 mètres de diamètre s'appuient sur un môle de 140 mètres sur 20.

Le massif de fondation, constitué de blocs et d'un mortier de ciment sur une épaisseur d'environ 2 mètres, prend assise sur un sol sablonneux à l'est et rocher à l'ouest.

Ce port d'échouage dispose de 100 places.

Le 3 février 1909, le ministre de la Marine approuve le projet d'aménagement pour recevoir des chalands charbonniers, à savoir le dragage de la partie est du port, la construction d'une jetée intérieure et l'installation d'une passerelle mobile.

- **Fort des Flamands**

Ce fort n'entrait pas dans le système de défense de la rade ; mais la nécessité de construire pour le service de la marine des magasins à poudre et un établissement de pyrotechnie, aura conduit naturellement à protéger ces magasins et ateliers par un ouvrage fortifié.

Sa construction décidée en 1844 sur les rochers des Flamands, est achevée en 1850.

Sa forme est celle d'une lunette bastionnée ayant des casemates à un seul étage au pourtour et surmontée d'une batterie barbette terrassée. Le nombre des bouches à feu dont peut être armé cet ouvrage est de 30 au maximum.

Dès son achèvement, il abrite la pyrotechnie. Elle se compose de deux magasins construits au centre du fort entourés de casemates et d'ateliers construits à 500 m au sud-est, les « ateliers d'artifice », mis en service en 1854.

Les deux magasins permettent de stocker 450 tonnes de poudre.

La pyrotechnie assure « la délivrance, la mise en dépôt, le stockage, l'entretien des munitions et la confection des artifices nécessaires aux besoins des unités en service à terre » pour toute la 1<sup>re</sup> Région maritime. Le transport des munitions jusqu'à l'arsenal à partir du port des Flamands.

Après le transfert des confections à la pyrotechnie du Nardouet, son activité régresse peu à peu pour cesser définitivement en 1976.

Les bâtiments situés à l'extérieur du fort sont démolis en 1993 pour permettre le remblaiement du terre-plein des Mielles.

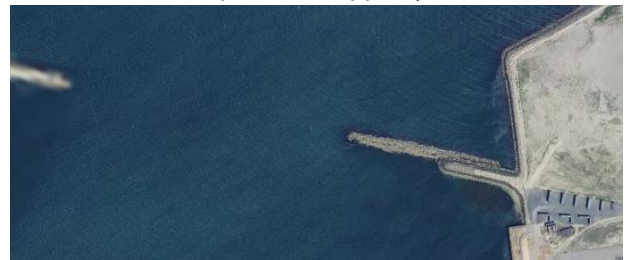


Ces ateliers sont protégés par un mur haut de trois mètres.

- **Jetée (ou Digue) des Flamands**

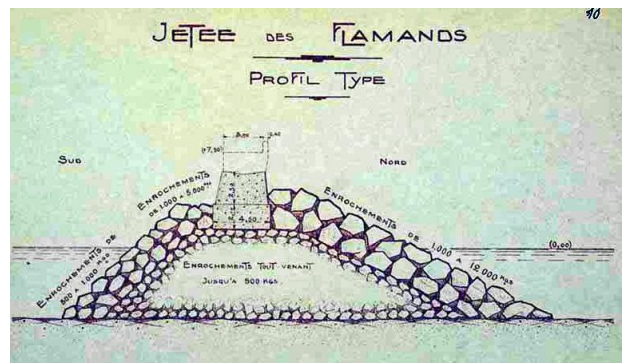
Elle ferme, à l'est, la petite rade du port de Cherbourg qui permet d'accéder, à l'ouest, au port militaire, à l'est au port de commerce, et au milieu, au port de plaisance Port-Chantereyne et au port de pêche.

Elle est le pendant est de la jetée du Homet (dont le nom vient du rocher sur lequel elle s'appuie), située à l'ouest.



Elle est conçue par l'inspecteur général des Ponts et Chaussées Paul Minard, auteur d'un vaste projet de port en eau profonde destinée à permettre aux vaisseaux à fort tirant de venir accoster directement à quai.

Construite entre 1924 et 1927, elle est constituée par une muraille de blocs artificiels arasée à un mètre au-dessous du niveau des plus hautes mers et reposant sur un soubassement en enrochements de 8 mètres de large. La muraille doit être complétée ultérieurement par un couronnement en maçonnerie avec plate-forme de circulation au-dessus des plus hautes mers (3,50 m au-dessus des vives eaux) et parapet de protection du côté extérieur.



Enracinée en bordure du fort des Flamands sur le rivage de la commune de Tourlaville, la digue comprend deux branches formant une équerre : une branche de terre, orientée vers le nord, longue de 546 mètres ; une branche du large, orientée à l'ouest, longue de 850 mètres. Les deux branches forment entre elles un angle intérieur de 139 degrés. A son extrémité occidentale, face à la digue du Homet, achevée en 1914, la digue libère une passe d'environ 500 mètres.

#### • Port du Becquet (XVIII<sup>e</sup>)

Le port du Becquet se situe dans le village du même nom qui tire son nom des deux pointes rocheuses qui l'encadrent, Les Becquets, à cheval sur le territoire de Disgosville et Tourlaville.

Il est construit à partir de 1783 par François-Justin Asselin du Vey (1757-1840) pour permettre l'embarquement des pierres nécessaires à l'enrochement des digues fermant la rade de Cherbourg. La « montagne du Becquet » schisteuse, par sa nature, offrait un point d'exploitation très important d'où l'embarquement des matériaux extraits des carrières était facile.



En 1783 et 1784, la marine fait agrandir et fermer par deux digues à pierres sèches le havre le plus rapproché du centre des travaux. La jetée est ainsi prolongée de 200 m et sa largeur portée à 50 m.



En 1786, les quais sont aménagés, puis une seconde jetée de 90 m est construite sur le rocher à l'est. Mais, le revêtement ne tenant pas au choc des vagues, tout est à refaire deux ans plus tard. En remplacement, le quai d'appontements sur pilotis en bois ne résistera pas longtemps lui non plus.

En 1802-1803, on déblaise le port des pierres poussées par la mer et on reconstitue la digue ouest. Et en 1839, il est entouré de murs de quai, construits à pierres sèches, posées de champ, et protégé du côté du large par une digue ou jetée à pierres perdues, revêtue en blocs. L'originalité du port tient à sa jetée de pierres sèches et de pierres plates verticales.

La digue en pierres perdues





Les tempêtes occasionnent fréquemment des dégâts et à chaque fois les pouvoirs publics sont obligés d'accorder des crédits pour réparer les dégâts.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le port, intégré dans le complexe du « mur de l'Atlantique », est investi par une garnison allemande qui y fait quelques modifications et le couronne de barbelés. Les pêcheurs ne peuvent sortir que de jour et avec une escorte. A la Libération, le port connaît quelques jours d'intense activité comme annexe de Cherbourg, mais retrouve vite sa tranquillité. Depuis les bateaux de pêche devenus de plus en plus gros ont déserté le port. Aujourd'hui, il est devenu un port de plaisance disposant de 95 places.



En juillet 2018, une convention concernant la gestion des zones de mouillage des ports patrimoniaux du Val de Saire (Le Becquet, port Lévi, port Pignot et Roubari) a été signée entre le Conseil départemental de la Manche et le gestionnaire de la zone de mouillage, c'est-à-dire les associations des usagers du port concerné. Ces dernières devant assurer l'entretien et le maintien en bon état des différents dispositifs de mouillages, etc. en contrepartie d'une redevance annuelle d'occupation du domaine public portuaire.

Située au cœur de la carrière du Becquet, dont les pierres extraites servirent à la construction du port du Becquet à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et ensuite à la grande rade du port de Cherbourg, une caserne fut construite pour abriter 600 hommes avec écuries, forges, bureaux, logements et pavillons d'ingénieurs. Les ouvriers construisant la grande rade de Cherbourg travaillent jour et nuit à marée haute. Pendant les marées basses, ils se reposent dans la caserne.



La carrière en 1926

Les marins du port du Becquet se ravitaillent en eau douce dans des « aiguades » (ce sont des fontaines, débitant 180 000 à 270 000 litres par jour). Il y a trois aiguades : l'aiguade des Près à l'ouest ; l'aiguade du Tôt à l'est ; et enfin l'aiguade du Becquet qui se trouve sur la voie publique.

### • Fort de l'Île pelée

En 1776, Cherbourg est choisi pour être le grand port stratégique français de la Manche.

La construction du fort, sur les plans du directeur du génie Ricard, auquel Pierre-Jean de Caux de Blacquetot (général du génie) apporta des modifications en 1778, commence en 1779, sur l'emplacement d'un ancien petit fort, et s'achève en 1784.

Il comportait trois batteries casematées pouvant recevoir 108 bouches à feu de gros calibres, dont 14 mortiers et 84 pièces de canon tirant à boulets rouges. Il est composé par une citadelle de granit de Chausey, une fosse et une enceinte fortifiée. Il est baptisé dans un premier temps « fort royal », après la visite du roi Louis XVI lors de sa venue à Cherbourg le 23 juin 1786. On dit qu'il mit, lui-même, le feu à un gros mortier, pour donner le signal d'une décharge générale. Dans un second temps, il est renommé « fort national de la Révolution » par Napoléon, et finalement appelé « fort de l'île Pelée » en 1848, sous la République, du nom du rocher sur lequel il est édifié. Depuis 1898, face aux mutations de l'artillerie, une chape de béton de 5 mètres recouvre la face nord de la citadelle.

Un grand chantier est installé sur la plage de l'Onglet. On recrute des ouvriers, venant de différentes régions de France ; l'on fait venir des matériaux de Brest et du Havre, le charbon vient de Prusse, alors que le fer vient de Suède. Il faudra cinq ans, à plein



Plan relief de 1872

de Cormatin (1753-1812), emprisonné de 1795 à 1800 régime pour construire ce fort.

Durant la Révolution française, le fort devient prison. Le premier prisonnier est le général chouan Pierre Dezoteux. Le conventionnel Vadier (1736-1828), membre du Tribunal révolutionnaire y est emprisonné avec sa femme de 1797 à 1799. Il est rejoint peu après par le conspirateur babouviste Philippe Buonarroti (1761-1837) et quatre complices.

Entre 1890 et 1894, une digue reliant l'île à la côte – une passe d'une cinquantaine de mètres est ménagée en son milieu – et un petit port situé sur l'île sont édifiés par l'ingénieur ordinaire des ponts et chaussées Paul Minard.

Ce fort servait donc à se défendre de l'éventuel envahisseur, c'est pourquoi le rez-de-chaussée contenait les magasins à vivres et munitions, et l'étage comprenait les casemates ainsi que les batteries.

Un phare de 25 m de hauteur projeté à 10 km en mer ses feux intermittents.

L'intérêt stratégique de l'île s'estompe après la Première Guerre mondiale : les 250 soldats qui y sont affectés quittent l'île en 1920.

Le fort a reçu entre les deux guerres mondiales une batterie de DCA de 75 mm, d'où les encuvements surélevés sur ses dessus. Il fut question d'en réinstaller une, d'origine allemande, de quatre pièces de 105 mm SK C/32 dans les années 1950 (travaux OTAN).

Durant la Seconde Guerre mondiale, les Allemands y apporteront quelques innovations comme l'électricité et les monte-charges par exemple.

De nos jours, on peut accéder depuis la rade jusqu'au minuscule port qui le précède. Faisant partie du port militaire de Cherbourg, il est interdit d'y pénétrer sans l'autorisation de la Marine Nationale, qui limite l'accès pour des raisons de sécurité. Une rampe de béton mène à l'imposante porte d'entrée principale de ce fort. Ainsi l'on remarque que les formes du fort sont assez arrondies dans le but de posséder une meilleure force d'attaque et de défense.

L'État a cédé en 2014 l'île Pelée, ancienne propriété de la Marine Nationale, au syndicat mixte Ports normands associés (PNA). Avec l'apparition des énergies marine renouvelables, le port de Cherbourg avait besoin de s'agrandir.



- **Espace de Collignon : plage, base de loisirs, maison du littoral**

**La plage de Collignon** doit son nom à l'entrepreneur A. Collignon qui dirigea, de 1889 à 1895, les travaux de construction de la digue de l'Est, baptisée également digue de Collignon, fermant en partie la rade de Cherbourg. Elle constitue la partie est de l'ancienne plage des Mielles qui s'étendait de Cherbourg jusqu'au Becquet.

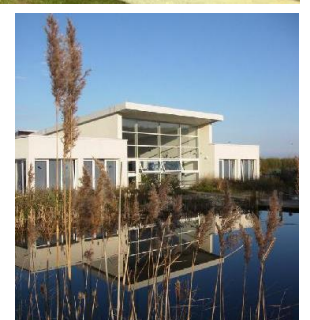
Cet emplacement a été habité et cultivé sous la domination romaine. On y a retrouvé des débris de constructions, ainsi que de nombreuses tuiles, des médailles et d'autres objets antiques.



Les premières courses hippiques y sont organisées. Pour le 180<sup>e</sup> anniversaire, en 2016, une plaque est inaugurée en présence du crack *Général de Pommeau*.

La plage de Collignon est aménagée pour accueillir une **base de loisirs** avec piscine, camping. On y pratique surf, kitesurf, planche à voile, char à voile, kayak, catamaran, stand-up paddle, optimist, pirogue, balades pédestres ou à vélo, bref, un vrai pôle touristique.

Implantée au cœur de l'espace loisirs de Collignon, **la Maison de l'Éducation à l'environnement et au développement durable** (maison du littoral) a été construite en 2001 par la Communauté urbaine de Cherbourg (CUC). Son objectif est de « *sensibiliser les plus jeunes comme les adultes au respect de l'environnement, des écosystèmes, de la faune et de la flore* ». Toute l'année, des animations, sorties conférences et expositions y sont proposées.



### • Digue de Collignon

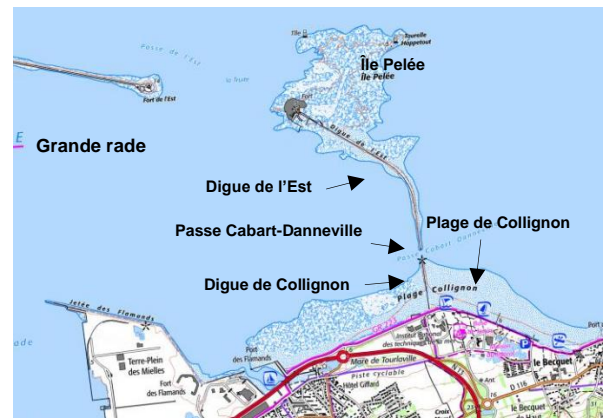
La digue de Collignon constitue la partie Est de la digue de Cherbourg qui ferme la rade. Elle s'appuie, à l'ouest, sur l'île Pelée et rejoint le rivage à la plage de Collignon. Elle est coupée par la passe Cabart-Danneville permettant aux navires légers d'entrer et sortir de la rade en évitant l'importante passe de l'Est.

La dénomination de « digue de l'Est » est parfois donnée à la seule partie, partant de l'île Pelée et se terminant à la passe Cabart-Danneville. La partie rejoignant le rivage est alors appelée digue de Collignon.

Paul Minard (1858-1941), ingénieur des Ponts et Chaussées, affecté à la Direction des Travaux hydrauliques, est l'auteur de la digue. Sa construction, suggérée par l'amiral Krantz (1821-1914), ministre de la Marine et des Colonies (1888-1889), au président Sadi Carnot (1837-1894), président de la République du 3 décembre 1883 jusqu'à son assassinat le 25 juin 1894, lors de sa visite au port de Cherbourg le 11 septembre 1888, obéit alors à une double motivation : protéger les entrées de la rade de l'incursion des navires torpilleurs et mettre fin à l'ensablement provenant de la désagrégation de la côte granitique du Val-de-Saire. Les travaux, attribués à l'entreprise parisienne Collignon, d'où le nom de la digue, débutent en 1890.

En 1892, à l'initiative du député de la Manche Charles-Maurice Cabart-Danneville (1846-1918), une passe est aménagée dans la partie sud de l'ouvrage, afin de faciliter la circulation des pêcheurs et leur permettre de s'abriter rapidement dans la rade en cas de gros temps. L'ensemble est achevé en 1894.

La digue Collignon est un ouvrage d'une longueur de 1847 mètres, doté au sud d'une passe de 50 mètres, baptisée passe Cabart-Danneville, en la mémoire du député de la Manche qui défendit la nécessité de sa création. Son profil décrit un arc de cercle depuis la pointe des Grèves, entre le port des Flamands et le port du Becquet, jusqu'à l'île Pelée. Elle est composée d'un enrochement de pierres perdues issues des carrières du Becquet (acheminé par une voie ferrée créée spécialement), recouvert par une assise de blocs préfabriqués ainsi que par une superstructure en maçonnerie, faite de granite taillé extrait des carrières de Fermanville et de la Diélette



### • Espace sport nature lande Saint-Gabriel

Situé sur les hauteurs de Tourlaville, sur la Lande St-Gabriel, avec vue imprenable sur la rade de Cherbourg, cet espace naturel « Sport nature » de 30 hectares a été implanté sur l'ancien hippodrome Saint-Gabriel (construit en 1931), et ouvert dès 2008.

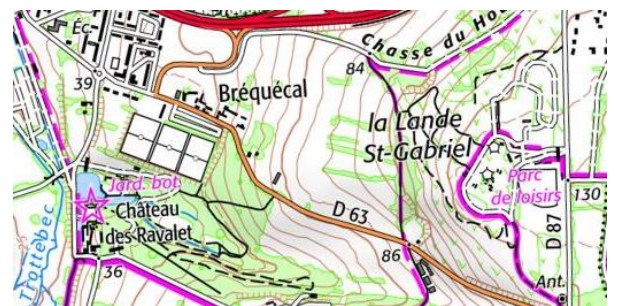


Il permet de pratiquer la promenade pédestre, le parcours d'orientation, le vélo VTT, le tir à l'arc, le swing-golf, etc.

On y trouve également un espace multi-activités (détente, cerf-volant, pique-nique, ou bien encore du base-ball et de s'essayer sur la piste pour mini-bolides).

A propos de l'ancien hippodrome, il a été construit d'après un projet de l'architecte René Levavasseur, père de la gare transatlantique de Cherbourg.

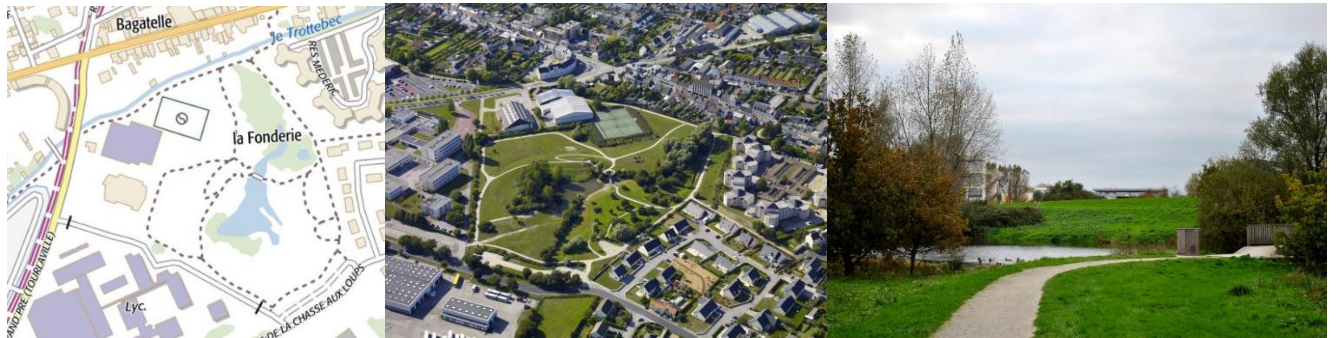
Pendant la Seconde Guerre mondiale, il est occupé successivement par les soldats français, allemands et américains. Les courses reprennent en 1948 durant quarante ans, jusqu'au transfert de la structure à la Glacière.



### • Parc paysager de Bagatelle

Dans ce parc, au centre de la ville, ce sont 40 000 m<sup>2</sup> d'espace où se côtoient, arbre fruitiers, arbres sauvages, points d'eau, végétaux et faune variés, le tout bordé par le Trottebec.

Au milieu de vastes espaces verts, on trouve des jeux pour enfants et un belvédère.



### • Jardin Chou

Ce jardin privé remarquable est *une exquisite mise en scène, un havre fleuri, en pleine ville.*

Au pied d'un quatuor d'eucalyptus géants, se déroulent d'exubérants massifs de vivaces, d'arbustes et de roses anciennes. Devant la terrasse en bois, plein sud, se naturalisent des plantes méditerranéennes et australes (agaves, cistes, agapanthes, graminées ...) en un ravissant jardin de gravier.

Le jardin se décline en plusieurs espaces : massifs à l'anglaise, verger, potager, jardin de graviers et micro sous-bois. Au printemps, on y trouve de nombreuses floraisons : cornus, cistes, clématites, iris, ancolies, géraniums vivaces, aconits, roses et bien d'autres plantes vivaces en fleur toute l'année et des arbustes.

Ce jardin de 1 400 m<sup>2</sup> se situe 269, rue du 25 juin 1944 et appartient à Francine et Thierry Pin.



### Moulins à eau

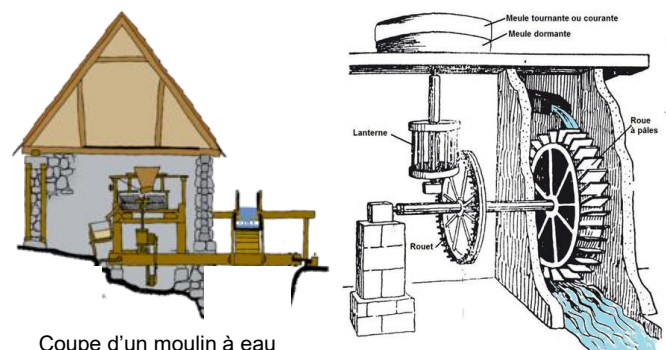
#### • Histoire des moulins à eau

Témoins souvent oubliés d'usages révolus, les moulins qui constellaient les cartes anciennes du Cotentin ont, jusqu'après leur abandon et celui de leur voirie ou de leurs biefs, durablement marqué les paysages. Isolés en fond de vallon, moulins à eau puis minoteries ont rendu méconnaissable le cours initial des rivières jusque dans les estuaires où la topographie façonnée par les moulins à marée n'est plus lisible.

L'histoire des moulins commence par la recherche de moyen mécanique pour mouler les céréales de l'antiquité à l'industrialisation. Parmi les plus anciens, la meule dormante plane sur laquelle on écrasait le grain à l'aide d'une molette, apparue vers 10000 av. J.C. en Palestine, et vers 6000 av. J.C. en France. Puis le moulin à mouvement rotatif – meule inférieure fixe (dormante) et une meule supérieure qui tournait – est apparu juste avant l'arrivée des Romains, au II<sup>e</sup> siècle av. J.C. et évoluera au fil des siècles.

Ce n'est qu'au IV<sup>e</sup> siècle aussi que les moulins à eau et à vent sont apparus en Europe. Il a fallu attendre le IX<sup>e</sup> siècle pour que les seigneurs et le clergé construisent les premiers moulins à fours "Banaux" : nom issu de la taxe dont était redevable chaque meunier exerçant. En effet, le seigneur exerçant sur les terres et sur les hommes un pouvoir de contrôle et juridiction, exerçant son pouvoir sur le pays, il va faire entrer les rivières sous son autorité. Ainsi, il fait installer le droit du seigneur sur la rivière qui coule en son fief et impose aux habitants de la seigneurie de venir mouler leurs grains en contre partie du paiement d'une taxe. C'est le ban du moulin.

Au sein du village, le moulin est aussi important que l'église, au point d'être baptisé par des historiens « église inversée ». Il représente, la liberté, on y va librement, et la mouture n'en est pas l'unique raison, on y parle, on y rit, on y chante. Tandis que le lavoir est le lieu des femmes, le cabaret celui des hommes, le moulin est mixte, c'est une occasion de sortie, de rencontres, de conversations agréables, utiles ou futiles. On y discute de tout, du temps, des affaires familiales, on négocie des transactions, on y organise des rencontres, eh oui, en vue de mariages, ou bien des rendez-vous galants.



Coupe d'un moulin à eau



Le meunier est l'homme clé du village (pas de meunier, pas de farine), à la charnière entre les villageois paysans et seigneur auquel il paie la rente. Mais, le mode de règlement en nature, droit de poignées (dix-septième boisseau à reverser au seigneur après avoir mis de côté l'émouture, part qui lui revient) contribue à créer la suspicion envers le meunier qui règne en maître sur son moulin, les trompant tous les deux.

La mauvaise réputation du meunier, tout puissant et parfois voleur donc, s'ajoute celle de meunier séducteur, libertin, un coq de village coureur de jupons, celle aussi du mari malheureux !

A la Révolution, moulins et terres confisqués sont vendus comme bien national. Après environ sept siècles de fermage, les meuniers en place alors fermiers de leurs seigneurs, ont l'opportunité de devenir propriétaires de l'outil de travail qui leur avait été confié.

Plus de 800 moulins ont œuvré en Cotentin et, à la faveur d'un réseau hydrographique parmi les plus denses de l'Ouest, alimenté par des précipitations régulières et abondantes, plus des trois quarts étaient mus par la force hydraulique.

### • Moulin Guibert

Connu à partir de 1655, date du premier bail de location relevé, le moulin de bas appartient à la seigneurie de Tourlaville, avec le château des Ravalet, les fermes des Essarts, de la Fieffe, de la Bâte, Saint-Gabriel et deux autres moulins.

Il s'élevait alors sur la rue principale du village, la Grande-Rue. Grâce à ses trois roues extérieures, alimentées par un canal de dérivation du Trottebec, le moulin moulait le blé, l'avoine et le sarasin.

En 1777, Hervé-Louis Clérel de Tocqueville (1772-1856) en hérite. Il n'a que 5 ans. En 1837, il le revend avec ses dépendances, maison, boulangerie, cellier, écurie, jardin et prairie, aux sieurs Cossin. Nicolas Guilbert le rachète vers 1845, de même que le canal de dérivation qu'il acquiert auprès d'Alexis de Tocqueville (1805-1859), et le transforme en scierie, faisant construire une

machine à vapeur pour la substituer à la force hydraulique. Un rapport décrit la scierie à cette époque ainsi : « Une scierie et deux paires de meules, une de 1,85 mètre de diamètre et l'autre de 1,13. La force nécessaire à l'usine est de onze chevaux. Depuis on y a ajouté une paire de meules de 1,45 de diamètre. Outre la scierie qui marche à douze lames, on peut en ajouter encore deux. La première installation exigeait une chute d'eau de 293 litres par seconde ; il faudrait désormais 390 litres ».

Longtemps après la fermeture de la scierie, la dernière des quatre ou cinq cheminées de la machine à vapeur, en schiste et briques, se dresse encore aujourd'hui fièrement à plusieurs mètres au-dessus du quartier, au croisement de la rue du Moulin Guilbert et boulevard du Cotentin.



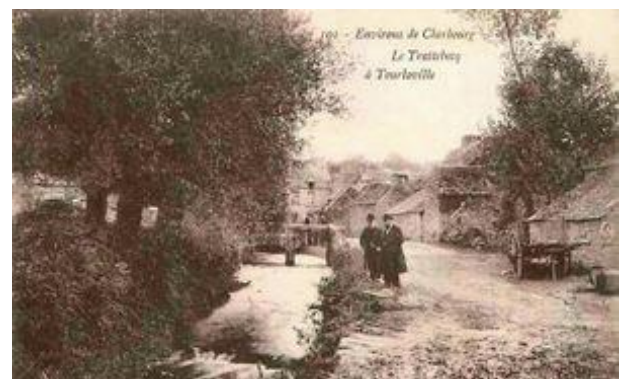
### Les cours d'eau & ponts

• **Le Trottebec**, ruisseau **Culperreux** jadis, prend sa source à Brix. Il matérialise la limite communale entre Brix et le Mesnil-au-Val, Brix et La Glacerie, La Glacerie et Tollevast. Il traverse Tourlaville en passant à côté du château des Ravalet, et se jette à Cherbourg dans la Divette, dont il constitue un affluent rive droite au pont du Roule.

Rappelons que la vallée du Trottebec est inscrite parmi les sites en avril 1983 afin de sauvegarder un paysage typique et pittoresque aux portes de l'agglomération cherbourgeoise.

Hydronyme d'origine partiellement scandinave, dont le deuxième élément *-bec* est issu de l'ancien norrois *bekkr* « ruisseau ».

Le premier élément ne semble pas représenter un anthroponyme (nom de personne) scandinave mais plutôt un nom d'origine soit germanique continentale, soit anglo-saxonne. Cependant, aucun de ces deux noms n'est formellement attesté : nom de personne d'origine germanique continentale *Trot(t)ō*, variante possible de *Trodo*, *Truodo*, abréviation des noms dont le premier élément est *trud-*, *trut-*, variantes de *drut-* « fort ; violent », d'où le sens global de « ruisseau de « Trotto » ; ou bien un nom de personne anglo-saxon hypothétique *Trott*, postulé par Eilert Ekwall (1877-1964, connu principalement comme l'auteur de nombreux livres importants sur les noms de lieux anglais et les noms personnels.) pour expliquer les toponymes anglais Trottscliffe (Kent) « la falaise de Trott » et Trottsworth (Surrey) « le domaine rural de Trott », et qui pourrait également convenir. Selon Ekwall, ce nom serait apparenté au moyen bas-allemand *trot* et à l'allemand *Trotz* « méfiance », d'origine obscure.



Le Trottebec autrefois à Tourlaville

La solution anglo-saxonne s'accorde mieux avec l'emploi de cet appellatif scandinave, et suggérerait une formation anglo-scandinave. Néanmoins, ces deux explications restent hypothétiques.

### Lavoirs, Fontaines, Sources, Etangs...

Longtemps, la lessive s'est faite au bord de la rivière sur une pierre inclinée ou une simple planche et sans abri. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un besoin d'hygiène croissant se fait tenir à cause de la pollution et des épidémies.

On construit alors des lavoirs, soit alimentés par un ruisseau, soit par une source (fontaine), en général couvert où les lavandières lavaient le linge. Certains étaient équipés de cheminées pour produire la cendre nécessaire au blanchiment. Le bord du lavoir comportait en général une pierre inclinée. Les femmes, à genoux, jetaient le linge dans l'eau, le tordaient en le pliant plusieurs fois, et le battaient avec



un battoir en bois afin de l'essorer le plus possible. En général, une solide barre de bois horizontale permettait de stocker le linge essoré avant le retour en brouette vers le lieu de séchage.

Il fallait trois jours pour laver le linge et trois passages obligés : le purgatoire, l'enfer et le paradis. Le premier jour, trempant saletés du linge sont décantées comme les péchés au purgatoire.

Le deuxième jour, le linge est battu et frappé dans la lessive, les comme les punis en enfer. Le troisième jour, le linge, rincé et essoré, retrouvera sa pureté originelle comme au paradis.

Ainsi, témoins des grands et petits moments de nos villages, les lavoirs évoquent le souvenir d'une époque révolue et rappellent le dur labeur de nos mères et grand-mères. Le lavoir est un lieu éminemment social dans chaque village. C'est l'endroit où les femmes se retrouvaient une fois par semaine et où elles échangeaient les dernières nouvelles du village, voire de la région...



Rue Adrien Girettes



Rue Ernest Renan (privé)



Rue Ernest Renan (privé)



Rue Ernest Renan (privé)



Rue Ernest Renan (privé)



Rue Froide



Rue des Grands Prés



Chasse à Eaux (n°361)



Rue Jean Piquenot



Rue de la Tourelle



Rue Léon Contant (privé)



Chemin des Casernes



Chasse Gosselin (privé)



Rte Penesme / rte des sourds



Rue Denis (privé)



à côté du Château des Ravalets

Tous ces lavoirs (dix), repertoriés à Tourlaville sur le site « Lavoirs de la Manche », font partie du patrimoine culturel de nos hameaux, ils méritent d'être conservés.

### Croix de chemin & calvaires, oratoires ...

Les croix de chemin et calvaires se sont développés depuis le Moyen-âge et sont destinés à christianiser un lieu. De formes, de tailles et de matières variées (tout d'abord en bois, puis en granite, aujourd'hui en fonte, fer forgé ou en ciment), ils agrémentent aussi bien les bourgs et les hameaux que les routes de campagne et symbolisent l'acte de foi de la communauté.



Elles se multiplient à partir de 1095, date à laquelle le droit d'asile est étendu aux croix de chemins qui ont alors un double rôle de guide (croix de carrefour implantées à la croisée des chemins guidant le voyageur) et de protection et de mémoire (croix mémoriales).

Certaines d'entre elles pouvaient être sur la voie des morts : de la maison du défunt à l'église, le convoi funéraire s'arrêtait à toutes les croix pour réciter quelques prières et permettait une pause aux porteurs de la bière.

Elles servaient également de limite administrative, par exemple pour délimiter les zones habitables d'un bourg devant payer certaines taxes...

D'autres croix ont été érigées à la suite d'une initiative privée, souvent par une famille aisée qui voulait à la fois affirmer sa foi et protéger les siens.

On peut distinguer ce type de croix des précédentes car on y gravait le nom de la famille commanditaire. Parfois, on y trouvait même un blason.

L'**oratoire** constitue davantage qu'un lieu de culte ; c'est aussi un lieu de remerciement et d'offrande avec l'espoir en retour de la protection du saint auquel il est dévoué...

En travaillant dans les champs, les paysans pouvaient y venir se recueillir auprès d'un saint patron et s'adonner à une prière sans pour autant se rendre à l'église. C'est une manière de confier au Seigneur le travail des champs et la future récolte.

Plusieurs petits oratoires à Tourlaville et environs ont été édifiés pour se protéger des épidémies. Faute de remèdes contre les épidémies, les populations recourent aux saints guérisseurs. On crée aussi des confréries, des œuvres charitables, des pèlerinages et l'on prête des vertus aux fontaines miraculeuses.

La première grande épidémie connue à Tourlaville est la lèpre apportée au XIII<sup>e</sup> siècle par des marchands Flamands. C'est pourquoi une léproserie ou madeleine a été créée pour isoler les malades. La chasse de la Madeleine conserve de nos jours le souvenir de cette léproserie de Tourlaville. Au XIV<sup>e</sup> siècle, c'est la peste noire qui ravage l'Europe. Le Cotentin est vidé de la moitié de sa population.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le navire du capitaine d'Aubière venant à Cherbourg chargé de balles de coton apporte une nouvelle épidémie de peste. Des centaines d'habitants de l'agglomération sont touchés. Le couvent des Bénédictines de la rue au Fourdray, fondé en 1626 par Jean IV de Tourlaville est ravagé. Les religieuses s'établissent temporairement au château de Tourlaville puis à Vaugones en 1631.

L'existence de ces oratoires à Tourlaville proviennent tous de la même origine, notamment : fontaine Ste-Marie, hameau Quévillon, hameau Truffert, hameau St-Jean, Bonne Vierge Simonnet.

Mais aussi plusieurs croix et calvaires, comme par exemple : la croix Morel, la croix Perrinot, le calvaire de la place des Résistants, le calvaire du Caplain.



Saint Marie au pied de la ferme de la Bâte



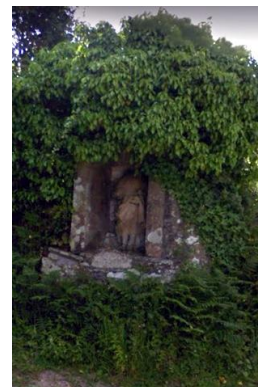
La bonne vierge Simonnet (limite Tourlaville-Digosville)



Hameau Quevillon



Hameau Truffert



Hameau St-Jean



Hameau Quevastre



Croix de cimetière



Croix Morel (route du Caplain)



Croix Perrinot



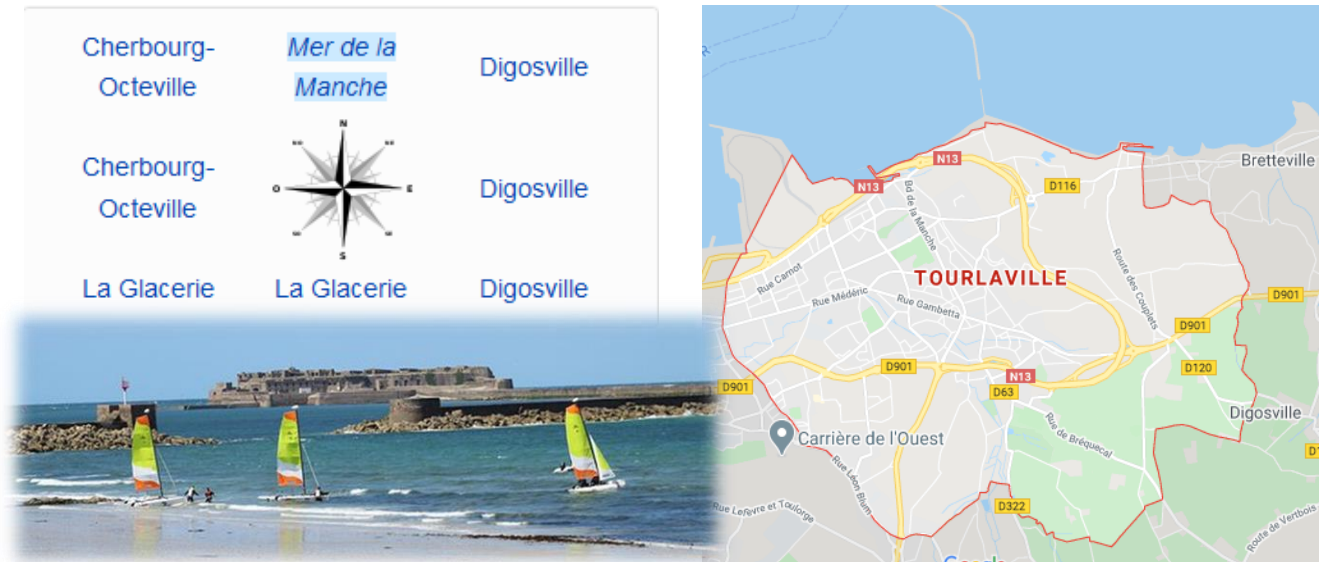
Place des résistants

Le calvaire du Caplain a été élevé grâce à une souscription lancée par l'abbé Jugan, curé de Tourlaville, et béni le 20 juillet 1947 au-dessus du hameau des Caplains, à 80 mètres d'altitude, sur un terrain donné par Melle Point. La croix en granit réalisée par le sculpteur Beggi marque la gratitude des paroissiens envers Dieu d'avoir épargné leur commune des destructions de la Seconde Guerre mondiale.



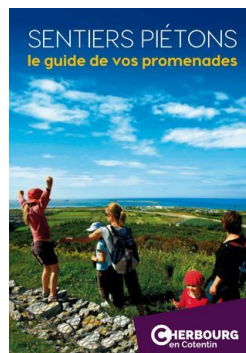
Détruite par la foudre le 26 juillet 1996, la croix en bois exotique est remplacée sur le fût et le socle en décembre 1999. Sa position haute au-dessus de la rade de Cherbourg en fait un amer pour les marins.

### Communes limitrophes & Plans



### Randonner à Tourlaville

- De nombreux sentiers, balisés ou pas, permettent de découvrir Tourlaville et ses alentours, sans oublier le GR223, plus communément appelé « sentier des douaniers ».
- Ou **tout autre circuit** à la discrétion de nos guides.



### Sources

Divers sites internet, notamment Wikimanche et Wikipédia ; 1944 la bataille de Normandie, la mémoire ; Aipn (Anonymes, Justes et Persécutés durant la période Nazie dans les communes de France) ; Archives de la Manche ; Cherbourg-en-Cotentin ; Cotentin Coté Jardins ; Cotentin Web ; D-Day Overlord ; Eglises en Manche ; Généanet ; Inventaire du patrimoine Normandie ; Lavois de la Manche ; Manche Tourisme ; Mémorial Gen Web / relevé du monument aux morts de Martinvast ; Normandie Tourisme ; Notes historiques et archéologiques (le50enlignesbis) ; Open Edition Journals ; Ouest-France ; Patrimoine religieux ; Persée.fr (Alauna et les voies anciennes du Nord-Est du Cotentin) ; Top destinations ; ..

Ouvrages & documents : "601 communes et lieux de vie de la Manche" de René Gautier (2014) ; Plaquette de présentation du château des Ravalet ; ...

Remerciements à :